

Université de Strasbourg

Institut d'Etudes Politiques

Année universitaire 2016-2017

Jacques Godechot (1907-1989),

Historien de l'ère des Révolutions

Mémoire de 4^e année du diplôme de l'IEP de M. Axel FORTIN

Sous la direction de M. Jean-Louis CLÉMENT, Maître de Conférences

en Histoire Contemporaine

Résumé : Ce mémoire traite de la vision de la Révolution française et des autres révolutions du XVIIIe siècle qu'avait l'historien Jacques Godechot. Principalement connu aujourd'hui pour ses travaux sur l'ère des révolutions, Jacques Godechot avait une lecture unique des événements révolutionnaires qui l'amena à prendre part dans les débats historiographiques des années 1960 autour de la Révolution de 1789. Mort en 1989, ces travaux continuent d'influencer et de nourrir la recherche en matière de révolutions du fait de la qualité et de la grande érudition des différents ouvrages qu'il rédigea sa vie durant.

Resume : This work deals with the french historian Jacques Godechot's life and works, focusing mainly on his vision of the French Revolutions and of all of the revolutions which occurred during the 18th century. Still remembered nowadays for his works on the age of the revolutions, the historian played an important role during all of the debates surrounding the study of the French Revolution during the 1960s. Even if he died in 1989, his well-researched works still influence nowadays a growing number of studies about this particular historical period.

JACQUES GODECHOT (1907-1989), HISTORIEN DE L'ÈRE
DES RÉVOLUTIONS.

MÉMOIRE DE M. AXEL FORTIN

L'Université de Strasbourg n'entend donner aucune approbation ou improbation aux opinions émises dans ce mémoire. Ces opinions doivent être considérées comme propres à leur auteur

Remerciements

Je tiens à remercier tout d'abord mon directeur de mémoire M. Jean-Louis Clément, dont la disponibilité ainsi que le suivi important de mon travail tout au long de l'année lors de nos différents rendez-vous, ainsi que les différents documents et ouvrages qu'il m'a prêtés, me furent d'une grande aide dans la rédaction de ce mémoire.

Je remercie aussi Mme Isabelle Laboulais qui a accepté de faire partie de mon jury de soutenance de mon mémoire.

Je remercie également MM. Rémi Pech et Jean Leduc qui m'ont fourni d'importants renseignements et des documents utiles à la rédaction de ce mémoire lors de nos échanges épistolaires.

Mes remerciements vont aussi à mes parents qui m'ont aidé tant pour l'impression que pour la correction de ce mémoire mais aussi à mes grands amis Alexandre, Marine et Sébastien dont l'aide pour la correction ainsi que le soutien qu'ils m'ont apporté tout au long de la rédaction m'ont été fort utiles.

Je dédie enfin ce mémoire à mes grands-parents maternels et paternels, en espérant que, où qu'ils soient, ils sont fiers de mon travail.

INTRODUCTION

Alors que dans deux ans nous fêterons déjà les 230 ans nous séparant de la Révolution Française, nous pouvons légitimement nous demander ce qu'il reste de celle-ci. Les débats entourant la période ne provoquent plus les grands débats qu'ils purent provoquer alors que comme l'écrivait en titre de sa première partie François Furet dans *Penser la Révolution Française* « *La Révolution Française est terminée* ». C'est à dire que les événements en eux-même sont terminés et qu'on ne peut rien espérer de plus de celle-ci selon lui¹. Le débat lancé en 2013 par Jean-Luc Mélenchon au sujet du 5^e opus de la série de jeux vidéo *Assassin's creed*, se déroulant pendant la Révolution Française, et de la mauvaise image que donnerait le jeu tant de Maximilien de Robespierre que de la population participant à l'événement, le candidat d'extrême-gauche se plaçant ainsi dans le sens de la lecture radicale de la Révolution, n'a au final pas fait beaucoup de bruit hormis dans la presse spécialisée et le jeu est sorti tel qu'il était, la représentation des personnages étant cependant plus nuancée que ne semblait le penser M. Mélenchon.²

En réalité, toutes ces polémiques posent une question intéressante et révèlent qu'en réalité, l'histoire de la Révolution française est tout sauf innocente. En effet, depuis la Révolution, ce sont deux courants qui s'opposent continuellement : l'un, porté surtout par des penseurs contre-révolutionnaires à l'instar de l'abbé Barruel, considère la Révolution comme l'aboutissement d'un long processus issu des Lumières qui s'achève concrètement avec les événements de 1789 à 1799. L'autre courant, à l'inverse, voit la Révolution française comme le commencement d'un nouveau processus dont l'issue est souvent incertaine. Tous les auteurs ayant écrit sur la Révolution depuis la fin du XIX^e siècle ont fait le choix entre la défense de l'un de ces deux courants, en fonction de leur affinités politiques et culturelle, et tout l'enjeu d'une étude de l'historiographie est dès

¹Furet François, *Penser la Révolution Française*, ed. Gallimard, 2^e édition, 1983, p.10

² Siraud Mathilde, « Jean-Luc Mélenchon dénonce la « propagande » d'*Assassin's creed unity* », *Le Figaro*, mis en ligne le 13 novembre 2014

lors également de percevoir les évolutions au sein de ces courants et les différentes phases où l'une ou l'autre des interprétations semble prévaloir.³

Si dans les années 20 et 30 se développèrent les théories d'Alphonse Aulard, qui firent longtemps date en matière d'études de la Révolution, mais aussi celles de Georges Lefebvre, d'Albert Mathiez ou encore de Jean Jaurès, ce sont véritablement les années 50 et 60 qui furent une nouvelle phase importante dans l'étude de la Révolution française. Les historiens de ces années, majoritairement influencés par une lecture matérialiste de l'histoire qui était alors en vogue du fait de l'influence encore non-négligeable et toujours plus importante du communisme dans le monde, développèrent des histoires plus scientifiques de la Révolution et firent dans le même temps considérablement progresser la connaissance de l'événement en étudiant tant les dimensions politiques que celle économiques et sociales de l'événement. C'est dans ce contexte prolifique des années 50 et 60 qu'un historien inclassable de la Révolution Française, Jacques Godechot, écrivit ses principales œuvres et défendit des points de vue relativement novateurs pour l'époque, bien qu'il soit quasiment oublié aujourd'hui, éclipsé qu'il est par d'autres historiens ayant eu plus de succès que lui. N'appartenant officiellement à aucune école, n'étant pas marxiste à une époque où ces penseurs dominaient le champ de la recherche en histoire, Jacques Godechot occupe véritablement avec son concept de Révolution Atlantique une place à part dans l'historiographie de la Révolution Française.

Nous nous demanderons donc au cours de ce mémoire quelle fut la place de Jacques Godechot dans l'historiographie de la Révolution Française alors que la théorie marxiste y prévalait, en nous intéressant notamment à sa vision de l'existence d'une ère des révolutions qui dominèrent son œuvre et qui est certainement son héritage le plus important et le plus fort tant symboliquement que scientifiquement.

³Woronoff Denis « Révolution française » in Burguière André, *Dictionnaire des Sciences Historiques*, PUF, 1986, pp.596-598

Pour répondre à cela, nous nous intéresserons dans une première partie à l'éducation et à la formation qu'a reçu Jacques Godechot, de sa naissance en 1907 à Lunéville jusqu'en 1955, en nous intéressant notamment à l'influence d'Albert Mathiez et de Georges Lefebvre, et plus généralement de l'Ecole des Annales, avant de nous intéresser plus précisément aux années 50 et aux années 60, années pendant lesquelles Jacques Godechot fut le plus prolifique et détailla sa vision de la Révolution française et plus généralement de l'histoire des révolutions dans ses ouvrages majeurs. Nous nous intéresserons enfin aux années 1970 et 1980, pour voir comment réagit Jacques Godechot aux évolutions que l'on peut constater dans ces années en matière d'historiographie de la Révolution française alors que les thèses de François Furet et la Nouvelle Histoire s'affirment et se renforcent et que son concept d'ère des révolutions ne marchât pas aussi bien qu'il ne l'aurait souhaité.

**1^{ÈRE} PARTIE : LES ANNÉES DE
FORMATION : DES ÉTUDES DANS LA
LIGNÉE DU COURANT
HISTORIOGRAPHIQUE RADICAL DE
LA RÉVOLUTION FRANÇAISE AU
CONCEPT DE LA RÉVOLUTION
ATLANTIQUE (1907-1955)**

I/ Les études de Jacques Godechot : l'influence croisée des professeurs Albert Matthiez et George Lefebvre sur la pensée de l'historien

A/ l'héritage conceptuel de deux historiens radicaux voire marxistes

C'est d'abord sous la direction d'Albert Matthiez que Godechot commença la rédaction de sa thèse de fin d'études dans les années 20 alors qu'il avait suivi les cours de ce dernier à la Sorbonne. Comme le rapporte Godechot lui-même, Matthiez avait une liste de sujets qu'il souhaitait voir traiter en raison des lacunes existant concernant ces questions, et soumettait celle-ci aux étudiants souhaitant travailler sous sa direction, ce qui fut le cas de Godechot qu'il incita à travailler sur les commissaires aux armées⁴. De même, c'est sous l'impulsion de Matthiez que Godechot devint, au début des années 30, trésorier et membre du conseil de direction de la Société des Etudes Robespierriennes et de sa revue, les *Annales Historiques de la Révolution française*, alors même que le jeune historien n'avait pas encore fini sa thèse⁵. Cependant, la mort prématurée de celui-ci en 1932 obligea nombre de ses étudiants, au premier rang desquels Jacques Godechot, à devoir suivre les cours d'un autre professeur. Ce fut ainsi George Lefebvre qui prit sa place pour Godechot et beaucoup d'autres étudiants et qui aida et conseilla l'historien jusqu'à sa soutenance de thèse et lorsqu'il devint professeur.⁶ C'est donc véritablement grâce à ces deux historiens que Godechot commença à étudier la Révolution Française. Il fut dès lors influencé par leur vision de l'Histoire et plus particulièrement des événements de 1789 en France, qu'il convient d'étudier afin de bien comprendre la pensée de Godechot et ce qui va l'amener à développer les concepts qu'il développa par la suite dans ses différents ouvrages.

⁴Godechot Jacques, *Un jury pour la Révolution*, Ed. Robert Laffont, 1974, pp.308-309

⁵ Idem, pp.309-310

⁶ Idem, pp.356-357

La première chose qu'il convient de remarquer au sujet des deux maîtres de Jacques Godechot est qu'ils ont tous les deux une vision de l'histoire radicale et matérialiste, au sens de matérialisme historique hérité de Marx et, plus particulièrement dans le cas de l'histoire de la Révolution Française, de Jaurès ou encore de Clemenceau. Cela se voit dans plusieurs points, en premier lieu desquels le fait qu'ils pensent la Révolution comme un bloc, pour reprendre l'expression de Clemenceau à ce sujet.⁷ Autrement dit, on considère que la Révolution court sur toute la période s'étendant de 1789 à 1799, impliquant que l'on y inclut tout autant la période du Directoire mais aussi et surtout la période dite de la Terreur, qui représente véritablement le cœur de la controverse entre historien défendant la Révolution et ses valeurs et ceux s'y opposant. L'idée est que cette forme particulière de gouvernement était nécessaire pour que la Révolution se poursuive et que dès lors, Robespierre n'accepte le rôle de tyran qu'à contre-cœur, pour sauver la Révolution. Robespierre est traditionnellement défendu par les radicaux, qui en font notamment l'un des premiers à avoir proposé un véritable programme social pour la Révolution, l'opposant en cela à Danton, vu comme vénal et indigne de mémoire⁸. Cela peut se voir concrètement par le fait que les deux historiens appartenaient à la Société des Etudes Robespierrienne qui défendait bien évidemment ce courant de pensée et d'historiographie en matière de Révolution Française⁹.

7 Alors que la pièce de Victorien Sardou *Thermidor* avait été interdite en janvier 1891 car elle critiquait la Convention Nationale sous le prétexte de défendre Danton, Georges Clemenceau, radical de gauche, prononça devant l'Assemblée Nationale un discours fameux dans lequel il prononça les mots suivants : « *Messieurs, que nous le voulions ou non, que cela nous plaise ou que cela nous choque, la Révolution française est un bloc* ». Cette conception de la Révolution comme un bloc, dont on ne peut retirer aucun élément et donc les accepter tous, qu'il s'agisse de la Terreur ou du Directoire, fit date tant en politique que dans les sciences sociales.

8 Godechot Jacques, *Un jury...*, op. cité, pp.335-340

9 Idem, pp. 297-300

Cela se ressent aussi par rapport au fait que Lefebvre pense la Révolution non pas uniquement en terme politique mais aussi en terme économique et social, ce qui l'amène ainsi à s'intéresser plus à la Révolution par en bas, faite par le peuple, que celle faite par le haut, par les révolutionnaires ou en tout cas par ceux prenant part aux décisions politiques qui voient le jour au sein de la Convention. A la différence d'historiens l'ayant précédé, il va tenter d'expliquer la Révolution comme étant un événement fait par les groupes sociaux et les affrontements entre eux plutôt que comme un événement porté par quelques individus exceptionnels. Les causes économiques reprennent de ce fait une place de premier ordre alors qu'il fait du système d'Ancien Régime un régime purement insupportable pour les catégories les plus pauvres de la société qui vont dès lors se rebeller contre les seigneurs et le système agricole et financier tel qu'il existe alors, apportant dans le même temps la dimension sociale manquante alors à la société, ce qui fut repris par Godechot¹⁰. L'analyse de la dimension économique et sociale de la Révolution ainsi que le fait de la considérer comme un bloc influencèrent en effet considérablement Godechot, qui utilisa à nouveau ces cadres d'analyse par la suite tout en les modifiant quelque peu pour en faire un phénomène plus européen que français, la logique restant cependant la même.

Le concept de mentalité collective, l'héritage de Lefebvre.

Le concept de mentalité collective est en réalité relativement novateur pour l'époque et n'a connu en fait qu'un réel essor au cours des années 1970 lorsque ce que l'on appela « La Nouvelle Histoire » vit le jour. Lefebvre ne fut pas le premier à développer de fait ce concept mais fut en tout cas l'un des précurseurs dans le domaine, et ce alors même que la grande majorité de ses ouvrages fut publiée entre les années 30 et les années 50¹¹. le terme de mentalité collective désigne en réalité une façon de penser commune à un

10 Idem, pp.331-333

et Gérard Alice, « George Lefebvre », in Amalvi Christian (dir), *Dictionnaire biographique des historiens...*, op. cité, p.186

groupe social, qui ne se pense qu'en terme de groupe et qui entend agir avec les autres membres de ce groupe au nom d'intérêts qu'ils partagent. Les paysans, pris en tant que groupe social, sur lesquels George Lefebvre a principalement travaillé, notamment ceux de sa région natale du Nord, défendent ainsi des intérêts qui leur sont propres et une vision commune de la situation dans laquelle il se trouve¹². De là vient le phénomène connu comme La Grande Peur, qu'il analysa dans un autre de ses ouvrages, correspondant à une réaction spontanée des paysans persuadés que l'on va porter atteinte à leurs intérêts par un jeu de rumeurs et de on-dits qui vont les amener, à des degrés variable en fonction des régions, à s'assembler pour s'attaquer directement aux nobles et à leurs terres dans une société où l'Ancien Régime est toujours d'actualité.

Il convient de ne pas confondre cependant la foule telle qu'elle est ici définie par Lefebvre et celle telle que définie par Gustave Le Bon. Pour ce dernier, la foule n'a pas une conscience préalable mais au contraire ne correspond qu'à une rencontre fortuite et spontanée de personnes qui vont alors agir de manière violente¹³. Il n'en est rien chez Lefebvre, qui répondit d'ailleurs directement à la brochure publiée par Le Bon sur le sujet pour montrer son désaccord. La foule chez Lefebvre est un groupe conscient de ses actes et sachant pertinemment pourquoi ils se réunissent pour mener telle ou telle action à un moment donné¹⁴. Autrement dit, les paysans ne se retrouvent pas par hasard ensemble pour s'attaquer à des symboles de l'Ancien Régime mais bien parce qu'ils ont conscience d'appartenir à un même groupe et de devoir agir ensemble pour changer la société, justement parce qu'ils partagent cette mentalité collective qui sert à lier ces

11 Trénard Louis, « Georges Lefebvre, précurseur de l'histoire des mentalités », *Annales historiques de la Révolution française*, n°237, 1979, p.411

Gérard Alice, « Georges Lefebvre », in Amalvi Christian (dir), *Dictionnaire biographique des historiens...*, op. cité, p.186

12 Trénard Louis, « Georges Lefebvre... », art. cité , p.417

13 Idem, p.416

14 Idem, p.417

Godechot Jacques, *14 juillet 1789, La Prise de la Bastille*, Ed. Gallimard, 1965, p.18

différents acteurs. Cette approche novatrice pour l'époque va définitivement inspirer toute analyse de mouvement de ce type et amener à penser les différents acteurs de la Révolution non plus seulement en tant que groupes sociaux mais en tant que groupes partageant une pensée et une volonté d'agir commune, ce que l'on retrouvât indubitablement chez Godechot.

La méthode inductive comme méthode d'analyse

Enfin, bien que cela ne soit pas forcément eux qui ont enseigné seuls cette méthode à Godechot, il est certain que les deux historiens, et plus particulièrement Georges Lefebvre, tentèrent également de rendre plus scientifique l'histoire en usant de la méthode inductive et en justifiant le plus possible ce qu'ils pouvaient écrire dans leurs différents ouvrages par des références à des sources primaires et d'autres auteurs alors que faire de l'histoire ainsi n'allait pas forcément de soit au moment où Matthiez et Lefebvre commencèrent à travailler sur l'histoire de la Révolution française. La bibliographie et les notes de bas de page étaient la norme dans leurs écrits et il est indéniable que Godechot utilisa à son tour ces méthodes et fit montre d'une rigueur importante dans son travail, héritée de ces deux mentors¹⁵.

B/ La thèse de Jacques Godechot et les débuts de réflexion sur l'existence de similitudes historiques entre les pays de part et d'autre de l'Atlantique

L'enseignement en Alsace et à l'école Navale de Brest : le contact avec l'Ecole des Annales et l'intérêt croissant pour l'Atlantique.

Agrégé en 1928 après avoir suivi les cours de Mathiez à la Sorbonne et commencé à préparer sa thèse sous la direction de ce dernier, Jacques Godechot alla enseigner au lycée Kléber de Strasbourg peu de temps après, afin d'abord et surtout de se rapprocher

¹⁵Godechot Jacques, *Un jury...*, op. cité, pp.324-327

et Gérard Alice, « Georges Lefebvre » in Amalvi Christian (dir), *Dictionnaire biographique des historiens...*, op. cité, p.186

de George Lefebvre, qui avait repris la direction de sa thèse¹⁶. C'est alors qu'il se trouve en Alsace qu'il rencontra Marc Bloch et Lucien Favre, retrouvant souvent Lefebvre chez le premier. Jacques Godechot témoigna d'une certaine admiration pour Marc Bloch et bien qu'il essayait autant que possible de rester en dehors des école de pensée, il est indéniable que son travail fut durablement influencé par cette première génération de l'Ecole des Annales, dont Matthiez et Lefebvre utilisaient également les méthodes¹⁷. L'Ecole des Annales ne voulait pas limiter l'histoire à la seule analyse des faits politiques, militaires et diplomatiques du passé mais au contraire l'étendre à tout ce qui pouvait être étudié par l'histoire, qu'il s'agisse par exemple de l'histoire sociale, de l'histoire économique ou encore, pour rejoindre les travaux de Lefebvre, de l'histoire des mentalités, sans que cette liste ne soit limitative, et ce afin justement de ne pas se faire surpasser par les autres sciences sociales qui commençaient alors à émerger, en particulier la sociologie. Il s'agit également désormais de problématiser l'histoire. Dans un monde que l'on perçoit en perte de sens, il s'agit de parvenir à expliquer pourquoi certains événements surviennent grâce à l'histoire, censée donc éclairer le présent¹⁸. Bien que Godechot prit ses distances avec l'Ecole des Annales par la suite lorsque celle-ci s'intéressa davantage à l'histoire quantitative, il est indéniable que cette manière de faire de l'histoire fut celle qui exerça le plus d'influence sur ses travaux, ne serait ce que parce que ses mentors utilisaient eux-même cette méthode, bien que Godechot ne se classa jamais en tant qu'historien de l'Ecole des Annales, certainement en raison d'une animosité entre lui et les successeurs de Marc Bloch et Lucien Febvre.

16 Petitfrère Claude. « Hommage à Jacques Godechot (1907-1989) », *Annales historiques de la Révolution française*, n°281, 1990, p.310

et Amalvi Christian (dir), *Dictionnaire biographique des historiens...*, op. cité, p.186

17 Petitfrère Claude. « Hommage à Jacques Godechot... », art. cité, p.310

et Fink Carole, *Marc Bloch : une vie au service de l'histoire*, PUF, 1997, p.89

18 Bourdè Guy et Martin Hervé, *Les Ecoles Historiques*, Ed. Seuil, Collection « le Point Histoire », 1997, pp.168-186

Cependant, le contact régulier que Godechot entretenait tant avec son directeur de thèse George Lefebvre qu'avec Marc Bloch ne dura pas. L'antisémitisme devenant de plus en plus important dans une région si proche de l'Allemagne nazie, Godechot demanda et obtint sa mutation à l'école navale de Brest en 1935, où il entreprit de rédiger une histoire de l'Atlantique, ce qui l'amena déjà à s'intéresser à cette zone géographique qui fut au coeur de ses ouvrages majeurs, et à commencer à réfléchir à la place qu'occupait cet océan dans l'histoire des pays l'entourant, l'ouvrage n'étant cependant finalement publié qu'en 1947 du fait de l'éclatement de la Seconde Guerre Mondiale¹⁹. En 1938, sa thèse ayant été finie entre temps, il la soutint face à un jury présidé par George Lefebvre, qui venait d'être nommé titulaire de la chaire d'histoire de la Révolution Française de la Sorbonne précédemment occupée par Philippe Sagnac²⁰.

Une thèse laissant présager les principales préoccupations de Godechot en tant qu'historien.

C'est en 1938 que Jacques Godechot présenta donc sa thèse consacrée aux commissaires aux armées qu'il avait préparée sous la direction d'Albert Mathiez et qu'il termina sous la direction de Philippe Sagnac, alors titulaire de la chaire d'histoire de la Révolution Française. Les commissaires aux armées étaient une institution créée sous le Directoire qui prenait la suite des représentants en mission en suivant les armées françaises et en se chargeant à la fois de tout ce qui concernait la diplomatie et la gestion tant des Républiques Soeurs que du ravitaillement pour les armées. Les commissaires devaient aussi surveiller les armées et les généraux, des rapports étant envoyés en permanence au Directoire pour faire le point sur ces différentes missions. Celles-ci étaient de fait bien moins importantes que celles qui étaient attribuées aux représentants en mission, envoyés en province par la Convention à partir du 22 juin 1791, dont le rôle avait été d'administrer et d'implanter la Révolution dans les

19 Petitfrère Claude. « Hommage à Jacques Godechot... », art. cité, p.310

20 Idem, p.309

différentes provinces françaises où ils étaient envoyés²¹. Jacques Godechot avance l'idée dans sa thèse que ces commissaires représentaient en réalité de vrais garde-fous chargés de suppléer le Directoire et d'éviter que les généraux ne prennent trop d'initiative au détriment du gouvernement. Dès lors, les généraux, souhaitant avoir les mains libres et ne supportant pas ce contrôle, firent en sorte que le Directoire les débarrasse d'eux²². De fait, Godechot estime que c'est lorsque le Directoire relâcha effectivement cette bride que les généraux prirent de plus en plus d'initiatives et dilapidèrent les ressources que les commissaires avaient mis tant de temps à regrouper pour les troupes. Ce relâchement correspondit également au coup d'état de Napoléon en 1799, l'idée de Godechot étant donc que la dictature militaire n'était pas en fait une fatalité, refusant dès lors ce qu'il appelle le « *césarisme* », c'est à dire l'idée que la dictature de Napoléon était un mal nécessaire pour sauver la Révolution. Le contrôle des commissaires aux armées tel que présenté ici est donc ce qui permettait d'éviter cette dictature, accordant dès lors une importance peut-être trop grande à cette institution aux pouvoirs limités²³.

Ce n'est cependant pas la thèse en elle-même qui nous intéresse pour comprendre la pensée de Jacques Godechot mais plutôt la réception de celle-ci ainsi que ce que cela nous révèle sur la façon dont il entendait travailler. Cette thèse, qui répondait alors à un manque important dans la bibliographie concernant la Révolution française, les commissaires aux armées n'ayant jamais été étudiés de cette façon auparavant, n'a pas vraiment marqué au moment de sa publication. Le jury n'admettait en effet pas toutes les conclusions du travail de l'historien, et les journaux, à l'exception notable des *Annales Historiques de la Révolution Française*, la participation à celui-ci tant de Godechot que de Lefebvre expliquant certainement cela, n'en firent pas mention ni ne la critiquèrent.

²¹Lefebvre Georges et Godechot Jacques, « Doctorat de M.Jacques Godechot », *Annales historiques de la Révolution française*, 15e Année, n°. 87, 1938, pp.280-281

²² Idem, pp.281-283

²³ Ibid

Si la thèse est importante pour nous, c'est d'abord pour certaines des conclusions de l'historien qu'il conserva et développa plus abondamment au cours de sa carrière, notamment en ce qui concerne l'avènement de la dictature militaire. L'idée que la dictature militaire ne soit pas une fatalité mais qu'elle fut causée par le manque de contrôle du Directoire sur les généraux n'allait pas de soi au moment où Godechot rédigea sa thèse, comme on peut très bien le voir dans le compte-rendu publié conjointement avec George Lefebvre dans les *Annales Historiques de la Révolution Française*, qui insiste sur les désaccords entre les jurés et Godechot quant à la cause de la dictature militaire. Lefebvre, insiste sur le fait que ce serait en fait le danger contre-révolutionnaire qui expliquerait quasiment exclusivement le coup d'état de Napoléon et sa prise de pouvoir qui seraient dès lors la seule façon de sauver la France du péril que représenteraient les mouvements d'opposition à la Révolution²⁴. Pour Godechot, la raison est donc principalement à chercher du côté de l'absence de surveillance exercée par les commissaires aux armées sur les généraux, qui auraient de fait les mains libres pour mener à bien leur coup d'État. Dès lors, l'Empire n'est pas la suite logique de la Révolution. Cette opposition fondamentale revint bien plus tard dans son ouvrage consacré au mouvement contre-révolutionnaire, que nous étudierons lorsque nous parlerons de ses œuvres majeures publiées dans les années 60.

Cette opposition au sujet de la cause principale de l'arrivée au pouvoir de Napoléon n'est cependant pas la seule conséquence durable que cette thèse et ses recherches préparatoires eurent sur Godechot. Afin de préparer cette thèse, il dû se référer aux archives et à des ouvrages consacré à l'Italie, l'Allemagne ou encore la Suisse de l'époque, étant donné que les commissaires aux armées étaient envoyés auprès des généraux lancés dans les grandes étapes de conquêtes française entamées à partir de 1792, ce qui lui fut permis grâce à l'aide financière qu'il recevait à la fondation Thiers et en tant que titulaire de la bourse Lavis. Du propre aveu de l'historien, cette consultation des archives autres que celles uniquement françaises lui furent fort utiles pour entrevoir que l'on ne saurait comprendre la Révolution française et plus

24 Idem, pp.284-285

généralement la période révolutionnaire qui en découla sans considérer celle-ci comme ne se limitant pas seulement à la France²⁵. Bien qu'à la fin des années 1930, l'idée de révolution atlantique qu'il développa dans les années 1960 n'était pas encore présente à son esprit, c'est avec sa thèse que Godechot commença réellement à considérer que l'on ne saurait comprendre le mouvement révolutionnaire comme étant uniquement français, ce qui n'allait vraiment pas de soi à l'époque et qui était réellement novateur, bien que pour l'instant son œuvre ne concernât réellement que l'aspect français de la chose, en particulier la période dite du Directoire de 1795 à 1799. Bien plus que l'analyse du travail des commissaires aux armées, c'est réellement cet aspect de son travail qui eut un impact durable sur la façon de travailler de Godechot et sur sa façon de concevoir la Révolution. Cette idée d'un mouvement révolutionnaire ne pouvant se résumer uniquement à son aspect français, héritée donc de ses recherches ainsi que des travaux de ses maîtres, qui avaient montré cela plus partiellement que lui dans leurs écrits, fut véritablement une révélation pour Godechot qui développa beaucoup plus loin que ses prédécesseurs cette idée par la suite, .

II/ Du voyage en Amérique au Xe Congrès International des Sciences historiques en 1955 : la naissance du concept d'ère des Révolutions

A/ La rencontre entre Robert R. Palmer et Jacques Godechot, deux historiens spécialistes de la Révolution Française et défenseurs de son message libéral.

Robert Palmer avant sa rencontre avec Jacques Godechot.

Robert Palmer, historien auto-ditacte comme il aimait à se définir, avait déjà écrit plusieurs ouvrages consacrés à la Révolution Française et plus généralement au XVIIIe siècle avant sa rencontre avec Godechot dans les années 1950. Il s'était ainsi intéressé dans *Catholiques et athées dans la France du XVIIIe siècle.* à la façon dont les

25 Petitfrère Claude. « Hommage à Jacques Godechot... », art. cité, p.309

et Godechot Jacques, *Un jury...*, op.cité, p.357

catholiques français avait tenté tant bien que mal de s'adapter aux changements apportés tant par les Lumières que par la Révolution en elle-même, tout en conservant ou tentant de conserver le rôle de directeur de conscience qui était traditionnellement le leur²⁶. Il avait également publié un ouvrage consacré à la Terreur, vu classiquement comme une nécessité face aux troubles de l'époque, ainsi qu'un ouvrage de référence sur l'Europe Moderne qui fut l'une de ses œuvres les plus lues tout en développant les visées libérales de l'historien²⁷. En revanche, ce qui nous intéresse le plus peut-être pour ce travail est le fait qu'il fit sa thèse, dont il ne fut pourtant pas fier et qu'il ne fit pas publier, sur l'influence des penseurs américains sur les révolutionnaires français, ce qui dénote un état d'esprit plus ou moins similaire entre Godechot et lui, ce qui expliqua leur collaboration par la suite²⁸. C'est d'ailleurs lui qui insista pour faire venir Godechot aux Etats-Unis, ayant lu son *Histoire de l'Atlantique* pour les préparations de ses ouvrages majeurs consacrés à ce qu'il appela les transitions démographiques des XVIIIe et XIXe siècle qu'il publia à la fin des années 50 et au début des années 60. Ces ouvrages répondent plus ou moins à ce que Godechot appela les révolutions en chaîne ou la Révolution Atlantique, à la différence prêt que l'ouvrage de Palmer couvrait une zone géographique plus large et n'usait pas de l'adjectif « Atlantique » pouvant prêter à controverse²⁹

La venue en Amérique de Godechot et la préparation du Xe congrès des Sciences Historiques de Rome.

26 Wolch Isser, « Robert R. Palmer (1909-2002) », *Annales historiques de la Révolution française*, n°330, 2002, p.159

27 Idem, p.160

28 Idem, p.159

29 Forster Robert, Friguletti James, Kennedy Emmet et Palmer Robert, « American Historians Remembers Jacques Godechot », *French Historical Studies*, Vol.16, n°4, 1990, p.882

et Wolch Isser, « Robert R. Palmer (1909-2002) ... », art.cité, pp.160-161

C'est tant sur invitation de Palmer que sur incitation de Lefebvre que Godechot alla travailler aux Etats-Unis quelques années accompagné de sa femme et de sa plus jeune fille, aidé pour cela par la possibilité offerte par l'université de Princeton, où travaillait Robert Palmer, pour les chercheurs étrangers de venir passer quelques années rémunérées aux Etats-Unis afin de faire des recherches sans toutefois avoir l'obligation de donner des cours, ce qui semblait plutôt nécessaire considérant que l'anglais de Jacques Godechot ne semblait pas excellent si l'on en croit son homologue américain³⁰. Robert Palmer fit en sorte que Godechot bénéficie de cette aide car il avait été invité par D.C Mackay, un autre historien américain qui était le représentant américain au Comité International des Sciences Historiques, à rédiger un acte pour le Congrès International des Sciences Historiques devant se dérouler à Rome en 1955³¹. Ce rapport devant porter sur l'existence d'une forme de lien entre les diverses révolutions qui apparurent à la fin du XVIIIe siècle, en premier lieu desquelles les révolutions américaine et française sur lesquelles Palmer avait travaillé, il décida d'inviter Jacques Godechot à venir travailler avec lui sur ce sujet car il avait lu tant son *Histoire de l'Atlantique* que sa thèse consacrée aux commissaires aux armées, ouvrages l'ayant convaincu que lui et l'historien français partageaient la même vision des choses en ce qui concernait ce courant révolutionnaire qui s'étendrait tant sur l'Europe que sur l'Amérique³². Godechot fut donc reçu cordialement par Palmer aux Etats-Unis et commença à travailler avec lui sur ce rapport tout en préparant les bases de ce qui devint son ouvrage intitulé *La Grande Nation* qui fut publié en 1956 alors que Robert Palmer préparait lui les ouvrages dont nous venons de parler sur les révolutions démocratiques.

30 Forster Robert, Friguletti James, Kennedy Emmet et Palmer Robert, « American Historians Remembers.... », art. cité, pp.882-883

Et Godechot Jacques, *Un jury...*, op. cité, pp.358-359

31 Godechot Jacques, *Un jury...*, op.cité, p.360

32 Forster Robert, Friguletti James, Kennedy Emmet et Palmer Robert, « American Historians Remembers.... », art. cité, p.882

B/ "Le Problème de l'Atlantique du XVIIIe au XXe siècle », fruit du travail des deux historiens et annonce de la pensée de Godechot.

« Le Problème de l'Atlantique du XVIIIe au XXe siècle », la Révolution Atlantique avant l'heure

Le rapport conjoint que les deux historiens rédigèrent donc pour le Congrès International des Sciences Historiques fut donc consacré à démontrer l'existence d'un courant révolutionnaire commun de part et d'autre de l'Atlantique, les deux rives s'influençant mutuellement par leurs penseurs et les révolutions s'y déclenchant, bien que les deux historiens apprécient ce courant différemment. Palmer estimait ainsi que les principales causes expliquant l'existence dudit courant par des raisons uniquement politiques et idéologiques alors que pour Godechot, ce courant s'explique d'abord et avant tout par les raisons économiques et démographiques³³. Palmer estimait en réalité, d'ailleurs non sans raison, que les raisons économiques expliquant l'éclatement de la Révolution en Europe ne pouvaient fonctionner en Amérique pour la simple et bonne raison que l'Amérique n'a jamais connu un système agricole et surtout seigneurial semblable à celui qui était en place dans les campagnes européennes à la fin du XVIIIe siècle³⁴. Ces différences entre les deux historiens se confirmèrent dans les ouvrages qui suivirent le colloque alors qu'ils ne s'intéressèrent ni à la même zone géographique ni à la même période³⁵. Nous ne nous attarderons pas plus ici sur ce rapport qui fut somme toute beaucoup plus développé par les deux historiens dans leurs ouvrages respectifs publiés dans les années 50 et 60, à savoir *La Grande Nation* et *Les Révolutions (1789-1799)* dans le cas de Godechot. Ce qui est bien plus intéressant en revanche fut la réaction que ce rapport provoqua chez leurs différents confrères venus assister au colloque alors que cette idée d'ère des révolutions y fut révélée pour la première fois.

33 I Idem, pp.359-360

34 Forster Robert, Friguetti James, Kennedy Emmet et Palmer Robert, « American Historians Remembers... », art. cité, p.884

35 Wolch Isser, « Robert R. Palmer (1909-2002) », art.cité, pp.160-161

Un agent de la CIA cherchant à justifier historiquement l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord ? : La réception du rapport par les autres historiens.

Ce rapport fut controversé pour plusieurs raisons tenant tant du contexte dans lequel il a été rédigé que du relativisme important qu'il impliquait lorsque l'on considérait les révolutions du XVIII^e siècle de cette manière. Dans le premier cas, le rapport posa un souci à bon nombre d'historiens, en particulier à ceux marxistes, qui étaient alors dominants en histoire, alors que l'on se trouvait en plein contexte de Guerre Froide, Certains allèrent même, rapporte Godechot dans l'introduction de son ouvrage *La Grande Nation*, jusqu'à l'accuser d'être un agent de la CIA, sans toutefois qu'il ne précise qui aurait lancé cette accusation pour le moins exagérée³⁶. Plus raisonnablement, on estima qu'en rédigeant ce rapport, Godechot justifiait historiquement l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord, qui avait été créée 6 ans auparavant, le 4 avril 1949, et plus généralement la nécessité pour les pays de chaque côté de l'Atlantique, en particulier les Etats-Unis et l'Europe de l'Ouest, de s'allier dans un contexte où le monde se trouvait divisé en deux parties et où l'affrontement entre le bloc de l'Ouest et de l'Est se faisait de plus en plus virulent³⁷. Il est bien entendu impossible d'accepter ou réfuter ces accusations, bien que Godechot les réfuta lui d'une façon presque trop virulente pour être totalement honnête. Il assure ainsi dans la conclusion de son ouvrage *Un jury pour la Révolution*, rédigé un peu plus de 15 ans après les faits, qu'il n'avait aucunement l'intention de justifier historiquement l'OTAN, que d'ailleurs il avait fait part de ses peurs à George Lefebvre qui lui avait assuré de la sincérité et de l'honnêteté de Palmer et également qu'il ne ressentait aucunement le besoin de défendre l'OTAN, qu'il n'appréciait pas réellement, d'autant plus que les Etats-Unis n'avaient rien fait

36 Godechot Jacques, *La Grande Nation, L'expansion révolutionnaire de la France dans le monde de 1789 à 1799*, Ed. Aubier, 2^e Edition, 1983, p.9

37 Idem, p.9

et Godechot Jacques, *Un jury...*, art. cité, pp.358-359

pour faciliter sa venue en Amérique³⁸. Non pas qu'il réfute l'idée que ce rapport pouvait servir à cela mais il estime que si tel était le cas, la faute était plutôt à chercher du côté du représentant américain auprès du Comité International des Sciences Historiques, D.C Mackay, dont nous avons déjà parlé, qui serait celui qui aurait voulu donner un but politique à ce rapport, à l'insu des deux historiens, bien que Palmer ne se montre pas aussi virulent contre cette idée lorsqu'il évoque le Congrès dans un éloge rédigé lors de la mort de Godechot³⁹. Quelle que soit la part de vérité dans cette accusation, il est certain que le contexte international lors de la rédaction du rapport pouvait clairement laisser supposer que les intentions des deux auteurs n'étaient pas innocentes

L'idée d'une révolution Atlantique fut cependant plus problématique pour des raisons plus pragmatiques comme le soulignèrent d'autres historiens. Beaucoup d'historiens firent remarquer qu'en réalité, les conditions décrites par les deux historiens pouvaient se retrouver dans d'autres pays, notamment la Pologne, qui connut également une révolution de fait à la fin des années 1790, tout comme ce fut le cas dans de nombreux autres pays d'Europe centrale et de l'Est⁴⁰. Palmer estime que ce fut sur cette question que lui et Godechot se distinguèrent principalement alors que Godechot tint à conserver le qualificatif atlantique pour désigner l'ère des révolutions dont il parla⁴¹. Cependant, cela n'est pas tout à fait vrai, son ouvrage intitulé *Les Révolutions (1770-1799)* évoquant également beaucoup plus de zones géographiques que la simple zone entourant l'océan atlantique.

Ce rapport eut donc un double impact sur Godechot : d'une part, il fut accusé, à tort ou à raison, de faire le jeu des Etats-Unis en développant ce concept de Révolution

38 Idem, pp.358-360

39 Forster Robert, Friguletti James, Kennedy Emmet et Palmer Robert, « American Historians Remembers... », art.cité, p.883

40 Idem, p.883
et Godechot Jacques, *La Grande Nation...*, op. cité, pp.9-11

41 Forster Robert, Friguletti James, Kennedy Emmet et Palmer Robert, « American Historians Remembers... », art. cité, p.883

Atlantique, ce qui lui fut reproché tout au long de sa carrière malgré les justifications et les importantes précisions qu'il apporta à sa pensée, Michel Vovelle parlant d'une forme d'édulcoration de la pensée de Godechot concernant cette ère des révolutions au fil du temps. D'autre part, elle amena Godechot à repenser ce concept d'ère des révolutions et à essayer de l'élargir, ne le réduisant plus par la suite à uniquement la zone géographique entourant l'Atlantique. De ce fait, le rapport, bien que n'étant en quelque sorte un avant-goût de ce que Godechot développa bien plus et mieux dans les années 60, marque véritablement un tournant dans la carrière de l'historien qui devint alors le principal défenseur de ce concept d'ère des révolutions, pratiquement envers et contre tous.

IIÈ PARTIE : L'APOTHÉOSE DE LA
CARRIÈRE DE JACQUES
GODECHOT : DÉVELOPPEMENT ET
PERFECTIONNEMENT DU CONCEPT
D'ÈRE DES RÉVOLUTION DANS LES
ANNÉES 60 (1955-1970)

I/ Pays différents, révolutions similaires : les prémisses de l'ère des révolutions en Europe et en Amérique.

Avant de s'intéresser au concept d'ère des révolutions comme l'a conçu Jacques Godechot, il convient en premier lieu de comprendre les conditions qui préexistent dans les différentes sociétés existant de part et d'autre de l'Atlantique et qui expliquent le déclenchement de révolutions ou non au XVIIIe siècle.

A/ L'aire de l'ère des révolutions

Il convient ainsi de s'intéresser d'abord à l'aire géographique qui serait concernée par cette Révolution Atlantique pour bien comprendre ce que Jacques Godechot entend démontrer. Or, force est de constater que le concept cache en réalité un certain flou sur ce qu'est réellement pour lui cette zone géographique concernée par les Révolutions. S'il parle dans ses ouvrages, dans la continuité de l'idée énoncée au Xe Congrès des Sciences Historiques, de « *Révolution Atlantique* », force est de constater que la zone géographique concernée selon la définition de l'historien en particulier dans *Les révolutions (1770-1799)* n'est pas vraiment constituée des pays que l'on retrouve de part et d'autre de l'océan Atlantique. C'est ainsi que Jacques Godechot parle de la Pologne, certainement en réponse à des critiques prononcées par des spécialistes de l'histoire de ce pays lors du congrès de 1955, mais aussi l'Italie, la Russie, la Suède, les royaumes prussiens ou encore l'Autriche, qui ne sont indubitablement pas des pays proches de l'Océan⁴². Cette apparente contradiction s'explique en fait par le fait que Jacques Godechot ne considère pas la zone qu'il entend étudier comme étant délimitée par des frontières géographiques strictes mais plutôt comme s'étendant à tous les pays dans lesquels va éclater des révolutions ou des révoltes plus ou moins réprimées en

42 La carte présente au début de son ouvrage *Les Révolutions (1770-1799)*, que nous reproduisons à la fin de ce mémoire en annexe, permet de mieux saisir à la fois les événements et les pays étudiés par l'historien, servant en cela à mieux comprendre les idées que nous présentons ici.

raison de la similarité des conditions économiques, sociales et politiques de ces pays qui permet la circulation d'idées et d'un élan révolutionnaire. Autrement dit, l'historien ne se limite pas uniquement aux pays bordés par l'océan Atlantique mais bel et bien à tous les pays qu'il estimera concernés par son concept de révolutions en chaîne en raison de l'histoire de chacun de ces pays⁴³. De façon relativement tautologique, ne font pas partie de « *l'ère des Révolutions* » tous les pays où n'éclatèrent pas de révolutions.

B/ Les causes économiques, sociale, culturelles et politiques des révolutions selon Jacques Godechot

Ces éléments étant précisés, il convient de remarquer que les prémisses de ces révolutions en chaîne peuvent être expliqués par quatre conditions principales. Celles-ci sont les conditions économiques, sociales, culturelles et politiques.

On se retrouve ainsi tout d'abord avec de mauvaises conditions économiques et sociales qui seraient similaires tant en Europe qu'en Amérique. La cause principale de la détérioration desdites conditions tient d'abord et avant tout à une démographie de plus en plus croissante au cours du XVIIIe siècle alors que le nombre de naissances dépasse largement le nombre de décès⁴⁴. Cette augmentation rapide de la population implique dans les pays de part et d'autre de l'Atlantique une pression démographique accrue qui se traduit concrètement par la détérioration des conditions économiques et sociales dont nous parlions auparavant. En effet, on se retrouve d'une part avec un chômage de plus en plus important alors que l'on peine à créer de nouveaux emplois et que ceux existant ne peuvent accueillir tout le monde, ce qui est d'autant plus vrai pour les plus jeunes, premiers touchés par le chômage, et d'autre part avec une situation de pénurie alimentaire. Dans une logique malthusienne, Godechot décrit des sociétés ne parvenant pas à nourrir une population en expansion, ce qui provoque de surcroît une hausse importante des prix des productions, situation que la crise des Farines en France

43 Godechot Jacques, *La Grande Nation...*, op.cité, pp.16-18

44 Godechot Jacques, *Les Révolutions (1770-1799)*, Ed. PUF, 1963, pp.83-87

illustre. Cette hausse des prix s'explique également comme le souligne l'historien par de mauvaises récoltes dans les années précédant les différentes révolutions notamment dues à des conditions météorologiques particulièrement peu favorables qui aggravent les pénuries et de la même façon augmentent les prix⁴⁵.

Ces conditions économiques et sociales conduisent à une grave crise qui rend d'autant plus insupportables le « *féodalisme* » existant dans l'Ancien Régime⁴⁶. Ce « féodalisme » qui pèse lourdement sur les paysans et les classes populaires en raison des taxes que doivent les paysans aux propriétaires de leur terre va aggraver des tensions déjà importantes et la situation est dès lors propice selon Godechot à ce que la situation tourne à la révolution.

L'historien reconnaît cependant que si les prémisses sont similaires, des différences persistent cependant et que l'échec ou non des mouvements révolutionnaires qu'annonceraient toutes ces conditions économiques et sociales dépend encore du tracés plus ou moins importants que représentent lesdites conditions dans les pays concernées. Pour l'exprimer autrement, cela signifie concrètement que si ces conditions économiques et sociales concernent effectivement tous les pays que Godechot estime inclus par cette « *révolution Atlantique* », il n'en reste pas moins qu'elles touchent à des degrés plus ou moins divers les sociétés concernées. C'est ainsi que l'Angleterre n'a pas les mêmes soucis économiques que la plupart des autres pays européens en raison du début de l'apparition en son sein d'une société préindustrielle avec le développement des « *enclosures* », ces propriétés privées pour lesquelles les paysans payaient une rente au propriétaire qui permettaient de mieux s'adapter au changement économique touchant principalement le milieu paysan. Cette idée de différences en termes de conditions économiques et sociales expliquent pourquoi les révolutions eurent plus ou moins de succès comme nous le verrons par la suite⁴⁷.

45 Idem, pp.87-89

46 Idem, pp.83-85

47 Idem, pp.87-89

A ces conditions économiques et sociales vient en outre s'ajouter selon Godechot une évolution culturelle alors que les idées des Lumières se répandent dans la société et touchent de plus en plus de monde dans les pays étudiés, notamment dans la bourgeoisie⁴⁸. S'il est indéniable, comme en témoigne notamment Daniel Mornet dans son livre sur *Les origines intellectuelles de la Révolution Française*, que la volonté de lutter entre autres pour la tolérance et pour une plus grande liberté se fait plus importante au fur et à mesure que le XVIIIe siècle progresse, force est de constater que cette condition n'est peut-être pas la plus importante des quatre conditions que nous voyons⁴⁹. Cela signifie concrètement que si de nombreux auteurs contre-révolutionnaires attribuent aux philosophes et à leurs idées la cause des Révolutions, à l'instar de l'abbé Barruel en France, on ne saurait seulement l'expliquer par cela, Godechot ne faisant pas de ces idées la cause principale de la Révolution⁵⁰.

Avant de s'intéresser à la dernière des conditions expliquant ces révolutions en chaîne, il convient de constater que si les conditions économiques se détériorèrent grandement au cours du XVIIIe siècle, le fait de parler de régime féodal pour qualifier l'Ancien Régime est déjà problématique en soi puisque, tel que défini ici par Jacques Godechot, ce type de régime de régime n'existait pas vraiment en France à cette époque . En parlant de féodalisme, il reprend en fait une lecture de la Révolution existant depuis l'événement en lui-même qui voudrait que les révolutionnaires, notamment en France aient mené une révolution pour lutter contre cette émanation de l'Ancien Régime qu'est le féodalisme⁵¹. Cette lecture des faits révolutionnaires, qui reprend en fait le discours des acteurs des révolutions, n'a en réalité aucun sens d'un point de vue historique, le « féodalisme » tel qu'étant défini ici n'existant pas en réalité. Le féodalisme, qui

48 Idem, pp.89-91

49 Mornet Daniel, *Les origines intellectuelles de la Révolution Française, 1715-1787*, Ed. Tallandier, collection Texto, 2010, 554 p

50 Godechot Jacques, *La Contre-Révolution, 1789-1804*, Ed PUF, 2^e édition, 1981, pp.46-55

51 Godechot Jacques, *Les Révolutions...*, op. cité, pp.126-128

désigne dans la lecture médiévale et moderne du terme le lien entre un seigneur et son vassal qui lui doit aide et conseil en échange d'un fief, a commencé à désigner une forme d'oppression des paysans opérée par les seigneurs propriétaires de leurs terres sous la plume des acteurs de la révolution voulant justifier leurs actions mais a surtout été repris par la suite par Marx, qui désignait ainsi une sorte de phase de transition entre la période de l'esclavagisme correspondant à l'antiquité et la domination des ouvriers par le patronat correspondant au système capitaliste du 19^e siècle, ce qui n'a pas forcément d'existence effective⁵². Il ne s'agit pas de dire ici que Jacques Godechot a tort de parler des difficultés économiques des classes populaires, notamment dues aux taxations souvent excessives des seigneurs, mais plutôt de constater une nouvelle fois l'influence de ses maîtres ayant une lecture marxistes de la Révolution sur ses écrits, qui conduit à l'usage fallacieux d'un terme pour désigner une situation pourtant réelle.

Cependant, on ne peut comprendre pourquoi il y a eu révolution si l'on s'arrête à ces seules conditions économiques et sociales. Si celles-ci sont désastreuses, elles ne permettent pas d'expliquer à elles seules les événements révolutionnaires et c'est pour cela qu'il faut aussi leur adjoindre les conditions politiques. Selon lui, les pays concernés par ces révolutions connaissent, alors que la situation économique et sociale se détériore, de graves crises politiques qui se traduisent notamment par de vives tensions existant entre les différents acteurs jouant un rôle en la matière.

Ces acteurs sont d'abord et avant tout le roi et ses proches s'opposant alors aux nobles comme le montre Godechot. En effet, les tensions entre les nobles et la royauté sont alors à leur paroxysme, avec d'un côté des souverains souhaitant conserver les régimes absolutistes qu'ils ont mis en place et souhaitant garder sous contrôle une noblesse de moins en moins prête à coopérer alors que la situation des royaumes se détériore et d'un

52 Lo Prete Kimberley, *'The "F" & Its Relatives'*, unpublished handout for HI262, NUI, Galway, 2003, rvsd 2011, pp.1-6

et Bois Guy "Féodalisme" in Burguière André(dir), *Dictionnaire des Sciences Historiques*, PUF, 1986, pp. 285-287

autre côté des nobles qui en appellent à des droits immémoriaux et à la coutume pour justifier une plus grande participation aux affaires du royaume, en prétextant notamment leur supposée ascendance franque, qui leur donnerait une certaine légitimité. Les nobles réclament plus de pouvoir, allant d'une simple augmentation des pouvoirs du Parlement à un véritable partage des pouvoirs entre les nobles et la royauté⁵³. C'est dans ce contexte, selon Godechot, qu'il faut comprendre par exemple la révolution dite des nobles qui débuta en France en 1788 alors que les nobles tentaient justement de gagner plus de pouvoirs en défendant entre autres les droits de remontrance que les Parlements perdaient avec les réformes du garde des sceaux Lamoignon et du contrôleur général des finances Loménie De Brienne⁵⁴. Le roi et les nobles vont alors tenter de légitimer leurs position en s'appuyant sur les autres parties de la population, en premier lieu desquelles la bourgeoisie, et notamment la haute-bourgeoisie, dont le soutien politique est crucial pour le roi et les nobles⁵⁵.

C'est ainsi que vont se former en Europe et en Amérique des alliances changeantes entre ces trois groupes qui ne sont guère uniformes, certains bourgeois et nobles choisissant de défendre la monarchie et la situation telle qu'elle est alors que d'autres réclament plus de droits et de pouvoir. Ces jeux de tensions permanents et ces alliances sont ceux qui firent que des révolutions éclatèrent ou non dans les divers pays européens et aux Etats-Unis et qui permirent d'expliquer la forme des régimes qui naquirent des troubles, sur lesquels nous reviendront ultérieurement. Nous pouvons voir en tout cas que de grandes idées ne sauraient à elles seules expliquer la Révolution dans la logique décrite ici. Elles jouent certes un rôle important mais c'est surtout sur les hommes et plus particulièrement les groupes sociaux que Godechot va faire porter son analyse. La Révolution, qu'elle soit française ou non, devient un enjeu des luttes entre ces groupes et va aboutir ou non en fonction du rapport de chacun, et pas seulement parce que tout le monde adhérerait d'un bloc aux idées nouvelles. Cette idée, héritée de ses maîtres Lefevre et Matthiez, entre autres, est exprimée clairement dans l'avant-propos de son

53 Godechot Jacques, *La Contre-Révolution...*, op.cité, pp.7-36

54 Godechot Jacques, *Les Révolutions ...*, op.cité, pp. 119-123

55 Godechot Jacques, *La Contre-Révolution...*, op.cité, pp.7-21

ouvrage *Les Révolutions (1770-1799)*: « Il est probable que c'est dans [le développement des groupes sociaux] , leur évolution au cours du XVIIIe siècle, qu'on trouvera une des causes les plus profondes et les plus valables de la Révolution »⁵⁶. Il se montre ici extrêmement sensible au récent développement historiographique de son temps en incluant des études sociologiques à l'histoire et surtout en s'intéressant au temps long ce qui devint l'apanage de la Nouvelle Histoire apparaissant dans les années 70. Nous reviendrons sur ce courant et son influence sur la pensée de Godechot dans l'ouvrage sur lequel cette influence se fait encore plus sentir mais il convient de remarquer que celle-ci est déjà bien présente dans les ouvrages traitant de l'ère des révolutions.

Ces quatre conditions que nous venons d'évoquer forment ainsi le cadre théorique créé par Godechot pour expliquer son concept d'ère des révolutions. Il ne faut cependant pas les considérer comme étant absolument similaires d'un régime à un autre car c'est là justement que se joue toute la subtilité de ce concept de révolutions en chaînes : tous les pays sont concernés à des degrés divers par ces diverses conditions économiques, sociales et culturelles et les jeux d'alliance et de pouvoir qui s'y déroulent n'aboutissent pas forcément à la même situation politique. Autrement dit, si les conditions sont similaires d'un pays à l'autre, on ne peut comprendre l'échec ou non des révolutions dans les différents pays concernés sans prendre en compte l'importance ou non des facteurs économiques et sociaux et du jeu politique⁵⁷.

Cependant, ces révolutions ne sauraient être considérées comme séparées des unes des autres car à l'idée d'ère des Révolutions ou de Révolution Atlantique, Godechot ajoute l'idée de révolutions en chaîne, qui nous amène à nous intéresser aux facteurs externes venant d'autres pays aux sociétés étudiées par l'historien plutôt que de seulement considérer les facteurs internes comme nous venons de le faire.

56 Godechot Jacques, *Les Révolutions...*, op. cité, p.5

57 Godechot Jacques, *La Grande Nation...*, op. cité, pp.36-37

II/ La reprise de l'idée saint-simonienne et structuraliste de révolutions s'enchaînant les unes après les autres

A/ Une Révolution américaine comme chiquenaude de l'ère des Révolutions

Godechot ne lie cependant pas seulement les révolutions par le simple fait que des conditions similaires existent dans chaque pays étudié. Il faut en effet pour bien comprendre sa pensée s'intéresser à l'idée de révolutions en chaîne, intimement liée à celle d'ère des révolutions.

L'historien adopte ainsi une véritable idée vision théosophique de l'histoire, c'est à dire qu'il a une lecture de l'histoire comme étant un éternel progrès, chaque nouvel événement représentant une nouvelle étape de ce progrès, qui conduit à un futur incertain représentant l'aboutissement de ce progrès, qui diffère d'un auteur à l'autre. On se retrouve ainsi avec une chronologie liant non seulement les révolutions les unes aux autres du fait de leurs origines communes mais aussi parce qu'elles s'inspirent les unes les autres, créant une véritable continuité entre chaque révolution survenue dans cette ère des révolutions qui n'allait pas forcément de soi, d'autant plus lorsqu'il n'y eut pas de révolutions mais simplement les prémisses d'événements de ce genre. Les révolutions forment ainsi une chaîne conduisant l'humanité vers un futur dans lequel triomphent le progrès et les Droits de l'homme dans la vision de Jacques Godechot.

Pour bien comprendre cette notion, il ne faut plus seulement que l'on s'intéresse à l'aire géographique que nous avons définie précédemment mais il convient également que l'on définisse l'ère, la période concernée. Si l'aire géographique était le fruit de choix faits par l'historien, la période concernée par l'ère des Révolutions est aussi une construction qui semble néanmoins plus logique et dans laquelle les Révolutions Françaises et américaines représentent réellement les deux charnières voire les deux étapes cruciales pour amener au triomphe démocratique dont nous parlions précédemment.

Tout commence ainsi véritablement avec les troubles dans les colonies britanniques en Amérique qui surviennent au cours des années 1770 du fait des conditions économiques, sociales, politiques et culturelles communes avec le reste du monde que nous avons étudiées. Les patriotes américains se rebellèrent contre la Couronne anglaise alors que leurs conditions de vie se détérioraient et surtout qu'une grave crise économique touchait le pays, crise de surcroît accrue par les taxations émises par la Grande-Bretagne et les importantes ressources importées par l'Angleterre qui furent imposées aux colons américains. Cette détérioration des relations entre le gouvernement britannique et les colonies américaines conduisit à une révolte pleine et entière des colons américains, qui représentent dans la logique de Godechot la bourgeoisie s'opposant ainsi au roi et aux nobles associés entre eux. L'envoi des troupes anglaises ne parvint pas à ramener l'ordre dans les colonies, tant par le fait que la distance rendait difficile de contrôler les colonies rebelles mais aussi parce que les Américains parvinrent peu à peu à s'organiser militairement face à cette menace extérieure, notamment avec l'aide française, ce qui n'allait pas de soi au début de la révolte. Somme toute, cela n'est pas l'exposé des causes et des actions révolutionnaires qui intéresse ici l'historien mais plutôt les conséquences de cet événement pour le reste du monde. Une fois la fin du conflit et l'indépendance gagnée par les révolutionnaires américains, ces derniers entreprirent de créer une république et établirent une Constitution garantissant des droits et des libertés hérités de la pensée des lumières ainsi que du puritanisme prégnant en Amérique ⁵⁸.

La révolution américaine prend ainsi une place de premier plan dans la théorie que nous étudions ici en étant d'une part la première à aboutir après divers troubles survenus ailleurs dans le monde et particulièrement sur le continent européen mais aussi en étant la première à créer une société fondée sur les principes des lumières . C'est cet aspect de précurseur qui en fait le premier jalon, la première étape des révolutions en chaîne décrite par l'historien et la véritable révolution initiatrice de l'ère des révolutions, bien que la Révolution anglaise ait déjà eut lieu un peu plus d'un siècle avant celle-ci, fait

58 Godechot Jacques, *Les Révolutions...*, op.cité, pp94-102

que Godechot reconnaît sans pour autant estimer que cette révolution réponde aux mêmes logiques. Il convient cependant de noter que si la révolution américaine joue ainsi le rôle d'initiatrice de l'ère des révolutions, elle ne le fait pas forcément volontairement, dans le sens où les révolutionnaires américains ne cherchèrent pas à initier de révolutions ailleurs dans le monde, comme le montre bien l'absence de soutien voire même la condamnation de la Révolution Française lorsque celle-ci survint.⁵⁹ En réalité, et bien que certains historiens aient cherché à expliquer une forme de propagation des idées par l'intermédiaire de soldats étrangers ayant participé à la Révolution Américaine, son rôle initiateur se fit plutôt en tant que modèle qu'en tant qu'acteur. En effet, la Révolution américaine montra qu'une révolution et qu'un changement de société étaient possibles, ce que souhaitait de plus en plus ardemment tant la noblesse que la bourgeoisie dans plusieurs pays européens. Elle permit également de donner une certaine crédibilité aux idées issues des Lumières qui semblaient ainsi trouver leur apothéose au sein de la société américaine, en particulier au travers de la constitution adoptée par le nouvel Etat américain, contenant les idéaux défendus par les philosophes, ainsi que dans les écrits des divers révolutionnaires, dans lesquels les idées de séparation des pouvoirs et de démocratie revenaient souvent. On vit ainsi germer dans plusieurs pays européens, notamment en France, des sociétés d'amis de la Révolution Américaine qui discutaient des idées et idéaux mis en avant par la récente révolution⁶⁰.

Inspirés par cette révolution, de nombreux bourgeois tentèrent également de mener une révolution, que ce soit à Genève ou aux Pays-Bas, où des membres de la bourgeoisie se rebellèrent contre la royauté ou les dirigeants avec plus ou moins de succès en fonction des cas. Pour reprendre les deux exemples cités, les Pays-Bas connurent des mouvements révolutionnaires influencés par la révolution américaine à partir de 1781, le groupe révolutionnaire prenant d'ailleurs le nom clairement inspiré par la révolution outre-

59 Idem, pp.365-368

60 Idem, pp.103-105
et Mornet Daniel, *Les origines intellectuelles...*, op.cité, pp.393-399

atlantique de Patriotes. Principalement formés de membres de la bourgeoisie, les Patriotes entendaient s'opposer au pouvoir et à la corruption du Stadthouder Guillaume V d'Orange mais la révolte fut vite réprimée par le dirigeant avec l'aide des prussiens et dans une moindre mesure des anglais⁶¹. De même, à Genève, une révolte éclata en 1782, faisant suite à de nombreuses révoltes du même type ayant éclaté au cours du XVIIIe siècle. Elle opposait les bourgeois, soit en réalité une partie de la population de la cité plus que la classe sociale en elle-même, bien que de nombreux membres de ce groupe appartenaient effectivement à la classe moyenne, alliés au natifs, soit les citoyens ne bénéficiant pas de droits particuliers car nés en dehors de Genève, aux patriciens, les dirigeants effectifs de la cité. Les patriciens parvinrent également à se maintenir au pouvoir grâce à l'aide des alliés de la cité, la France et la Grande-Bretagne notamment⁶². Toutes les révoltes échouèrent donc plus ou moins jusqu'à ce qu'advienne la Révolution Française qui marque véritablement une nouvelle étape dans la vision théosophique de l'histoire de Godechot.

B/ La Révolution française comme nouvelle étape et aboutissement de la Révolution Atlantique

La Révolution française est également le fruit de l'influence des idées issues de la Révolution américaine pour ce qui est des raisons externes mais aussi des mêmes mauvaises conditions sociétales qui avaient déclenché la Révolution Américaine. Alors que les conditions économiques et sociales se détériorent toujours plus, les tensions entre les groupes politiques s'aggravent aussi tandis que démarre dès 1787 la révolte nobiliaire. Les nobles commencent à se rebeller, pour conserver les pouvoirs qui sont les leurs, aux assemblées de Notables de Bourges et Montauban alors que le roi cherche au contraire à les diminuer, ne souhaitant pas perdre la main-mise sur eux⁶³. La crise

61 Idem, pp.107-112

62 Idem, pp.112-113
et Godechot Jacques, *La Contre-Révolution...*, op cité, pp.78-79

63 Godechot Jacques, *Les Révolutions...*, op. cité, pp.119-123

nobiliaire et les mauvaises conditions économiques et sociales ainsi que la dette croissante du fait de la Révolution américaine obligèrent le roi à réunir les Etats-Généraux dans l'espoir de résoudre tous ces problèmes et dans l'espoir de pouvoir calmer les esprits des nobles tout en s'appuyant sur le clergé et la bourgeoisie. En réalité, la réunion des Etats-Généraux représente une nouvelle étape dans la Révolution selon Godechot alors que les bourgeois se rebellent à leur tour, influencés par les idées des Lumières ainsi que par la récente Révolution Américaine. Ils réclament plus de droits et de pouvoir, gagnant ainsi la sympathie tant d'une grande partie du clergé mais aussi d'une partie des nobles qui y voient un moyen de gagner plus de pouvoir et d'influence⁶⁴. Alors que le roi et les nobles ne s'étant pas ralliés aux bourgeois craignent que la situation ne leur échappe, ils tentent de mettre fin aux tentatives de rebellions des bourgeois et de leurs alliés nobles et du clergé, en leur interdisant notamment de se réunir, ce qui ne fait que les encourager au contraire et conduit au Serment du Jeu de Paume, par lequel les députés s'engagent à rédiger une constitution pour le royaume et surtout se réunisse en Assemblée nationale, rassemblant pour la première fois des représentants des trois Ordres en une seule entité politique⁶⁵.

Cependant, un troisième « choc », hérité de George Lefebvre et de son ouvrage classique *La Grande Peur de 1789* qui est d'ailleurs directement cité par Godechot, est nécessaire pour bien comprendre les débuts de la Révolution Française, à savoir l'influence des paysans pour amener la dimension sociale qui manquait alors à la Révolution. Peu de temps après la constitution des députés en Assemblée nationale, les paysans, effrayés par des rumeurs d'exactions commises par les seigneurs locaux et ayant une vision éloignée et déformée des événements de Paris où la Bastille vient d'être prise, s'attaquent aux nobles locaux et mettent à sac leurs propriétés. Pour calmer cette nouvelle situation, les députés votent lors de la nuit du 4 Août 1789 l'abolition du régime « féodal », désignant ainsi le régime tel qu'il existait auparavant, ce qui signifiât concrètement la suppression de la plupart des droits seigneuriaux ainsi que d'autres

64 Godechot Jacques, *La Contre-Révolution...*, op.cité, pp.22-36

65 Godechot Jacques, *Les Révolutions...*, op.cité, pp.123-128

réformes sociales. Ils rédigent et font voter également le 26 août la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen. Ces deux mesures représentent l'aboutissement social de la Révolution⁶⁶.

Si cette chronologie des prémisses de la Révolution et des divers événements jusqu'en 1799 est somme toute assez classique, il convient de noter deux éléments importants se rapportant à la pensée de Godechot : tout d'abord, au vu de la place centrale qu'occupait la France dans ses divers ouvrages consacrés à sa théorie de l'ère des révolutions, en premier lieu desquels *Les Révolutions (1770-1799)* et *La Grande Nation*, la critique que lui firent certains historiens lors du Xe Congrès International selon laquelle la Révolution française ne serait plus alors qu'une Révolution comme les autres et perdrait toute spécificité en étant ainsi intégrée à cette « ère des Révolutions » semble fautive. Au contraire, la Révolution occupe une place centrale, étant décrite et expliquée abondamment, en particulier pour son influence sur les révolutions qui la suivirent. D'autre part, avec sa volonté de la décrire plus longuement encore que la Révolution Américaine et en montrant les avancées sociales et sociétales que la Révolution Française a apportées, Godechot montre certes qu'il s'agit d'une nouvelle étape mais plus encore qu'une étape une véritable avancée dans le sens où la Révolution Française ajoute entre autre une dimension universaliste que la Révolution Américaine ne prétendait pas défendre. Les révolutionnaires entendaient défendre des valeurs universelles qui devaient amener les autres sociétés à faire des révolutions similaires pour des finalités similaires, et la description des événements par Godechot montre clairement qu'il adopte comme sienne cette logique des révolutionnaires, d'où la place centrale occupée par la Révolution Française dans sa théorie⁶⁷.

La dimension universaliste de la Révolution que les événements d'Août représentent, en particulier la proclamation de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, va ainsi conduire plusieurs pays à s'inspirer du modèle français et du modèle américain

66 Idem, pp.128-131

67 Idem, pp.128-131

pour mener leur propre révolte. C'est le cas par exemple en Irlande. Déjà, avant le début des événements révolutionnaires en France et influencés par la récente révolution américaine comme en témoigne le nom de Patriote qu'ils choisirent, les irlandais commencèrent à se rebeller contre les autorités anglaises en 1783 principalement pour des raisons religieuses et surtout une volonté d'indépendance, obtenant de ces dernières le droit de se réunir en un Parlement, le Parlement de Grattan, qui leur donnait une certaine autonomie et un certain nombre de droits. Après 1790, inspirés par les événements français, la société des Irlandais Unis, un proto-parti politique libéral créé suite à la formation du Parlement dont nous parlions auparavant, tentant à nouveau de se rebeller contre la domination anglaise et de fonder une République Irlandaise unie. Si cette rébellion fut sévèrement réprimée et n'obtint en réalité qu'un soutien relatif de la population irlandaise, où les théories contre-révolutionnaires d'Edmund Burke prévalaient, elle représente néanmoins l'influence de la Révolution et des révolutionnaires français sur des événements similaires survenant un peu partout dans le monde.⁶⁸ On vit apparaître un peu partout des clubs alors que des penseurs ou en tout cas des personnes suffisamment riches pour voyager en Europe colportent les événements dont ils sont témoins ailleurs en Europe⁶⁹. Néanmoins, comme le montre Jacques Godechot, cette influence ne saurait simplement se résumer à un essor des idées révolutionnaires que les événements des années 1790 en France révéleraient au monde. Les idées et les valeurs ne sont pas seulement adoptées, elles sont également exportées avec plus ou moins de violence par les révolutionnaires français, soit en soutenant plus ou moins officiellement l'effort d'autres révolutionnaires à travers le monde, soit en imposant ces valeurs directement par des actions militaires et la création de républiques en-dehors de la France.

68 Idem, pp. 105-106
et Godechot Jacques, *La Contre-Révolution...*, op.cité, pp.56-74

69 Godechot Jacques, *La Grande Nation ...*, op.cité, pp. 143-176

C/La nation en arme : l'exportation des valeurs et idéaux hors de la France

Pour bien comprendre cette idée, il faut d'abord s'apercevoir que cette nouvelle étape dans la théosophie de l'histoire que développe Godechot n'est somme toute que la suite logique des développements propres à la Révolution française. Après l'aboutissement social de la Révolution en août 1789 survint la période où les progrès réalisés par la Révolution devaient d'une part être pleinement acceptés en France mais aussi d'autre part survivre aux attaques menées par les puissances étrangères foncièrement contre-révolutionnaires à partir de 1792. La Terreur et l'action du Comité de Salut Public et de son plus illustre représentant Robespierre, débutant en 1793, sont ainsi vues par Jacques Godechot, héritant à nouveau de la perception qu'en avait Mathiez et Lefebvre, comme des maux nécessaire d'une part pour faire parvenir la Révolution à son paroxysme mais aussi pour résister à la menace extérieure.

La théorie des révolutions en chaîne de l'historien reprend en tout cas à partir du moment où les forces de la République française parviennent à repousser la coalition internationale formée des Etats s'opposant à la Révolution. A partir de 1792 et la Bataille de Valmy lors de laquelle, pour des raisons toujours plus ou moins obscures, les troupes françaises parviennent à repousser les troupes prussiennes menées par le duc de Brunswick alors que la situation était clairement en leur défaveur, les révolutionnaires vont chercher à exporter militairement les idées et les valeurs révolutionnaires⁷⁰. Le décret pris par la Convention Nationale le 19 novembre 1792, dit décret La Réveillère-Lépeaux du nom de son défenseur, créa le cadre législatif de ces actions militaires : *« La Convention nationale déclare, au nom de la nation française, qu'elle accordera fraternité et secours à tous les peuples qui voudront recouvrer la liberté, et charge le Pouvoir exécutif de donner aux généraux les ordres nécessaires pour porter secours à ces peuples, et défendre les citoyens qui auraient été vexés ou qui pourraient l'être pour*

70 Godechot lui-même ne tranche pas dans son ouvrage en faveur d'une explication plutôt qu'une autre, évoquant tout autant l'usage intensif du canon par les troupes françaises que le génie militaire du général Dumouriez ou encore la possible dysenterie qui frappait les troupes prussiennes.

la cause de la liberté ». L'apparition de mouvements révolutionnaires dans le reste du monde et en particulier en Europe ne s'explique pas selon Godechot par la seule inspiration que procureraient les actions des révolutionnaires au reste du monde mais aussi par les actions militaires que mena à partir de ce moment la France à l'extérieur de ses frontières pour soutenir directement l'effort d'autres révolutionnaires ou tout simplement créer des Républiques sœurs, soit des régimes politiques plus ou moins semblables à celui que connaît la France malgré les disparités locales pouvant exister. La suite de ce grand mouvement révolutionnaires décrit par Godechot passe donc, et l'ouvrage éponyme qu'il écrivit en rend bien compte, par la création par les révolutionnaires français de la *Grande Nation*⁷¹. Ce terme, utilisé péjorativement par les Allemands pour désigner la France depuis le XVIIIe siècle, exprime l'idée d'une France aux frontières élargies en dehors de celles qui sont les siennes, ce qui représente exactement l'idée que Godechot essaye d'exprimer, d'où son usage en titre⁷². L'armée va, à partir de 1792 et plus encore à partir de 1795 et l'arrivée au pouvoir du Directoire, servir à créer de nouveaux régimes dans les pays où on l'envoie sous la forme des Républiques sœurs et par là-même répandre les idéaux révolutionnaires, en particulier le respect des Droits de l'Homme que Godechot tient en haute estime.

Vont ainsi s'implanter en Europe mais aussi dans d'autres pays du pourtour méditerranéen, grâce à la campagne menée avec succès par le général Napoléon en Egypte, des régimes dont la Constitution ressemble comme deux gouttes d'eau à celle de la France, ce qui permet d'étendre toujours plus l'élan révolutionnaire décrit par l'historien. Sont ainsi créées au cours de cette période une République Batave, qui correspond à peu près au territoire actuel des Pays-Bas, mais aussi une République Romaine remplaçant les Etats Pontificaux ou encore une République Cisalpine qui correspondait au Etats du nord-est de l'Italie, alors que Genève et Mulhouse, alors Cités-Etat, sont intégrées à la France après l'organisation d'un referendum plus ou

71 Godechot Jacques, *La Grande Nation...*, op.cité, pp.181-210

72 Idem pp.16-17

moins libre⁷³. Pour résumer ce que nous venons de voir, nous nous retrouvons dans la seconde moitié des années 1790 avec une poursuite de l'ère des révolutions sous l'impulsion de la France et de sa Révolution, qui va véritablement servir de force motrice pour l'élan révolutionnaire que met en avant Godechot. La Révolution française devint à la fois inspiratrice, au même titre que la Révolution américaine qu'elle complète en faisant progresser ses idéaux, mais aussi exemple que l'on exporte par la force, permettant à l'ère des révolutions de se poursuivre et aux révolutions d'effectivement s'enchaîner. Il convient également de bien comprendre que l'étincelle révolutionnaire que la France créait ailleurs est en tous les cas soutenue par la force : ainsi, dans le cas de l'Irlande dont nous avons parlé précédemment, le Directoire tenta dès 1796 d'envoyer des troupes pour soutenir la Société des Irlandais Unis, bien que cette tentative se révéla être un échec⁷⁴.

Avant de s'intéresser à la raison qui pousse Godechot à faire s'arrêter cette révolution atlantique en 1799, nous devons comprendre à nouveau pourquoi ce grand mouvement révolutionnaire ne s'est pas répandu partout et n'a pas triomphé partout. C'est ainsi que somme toute une grande partie de l'Amérique latine et du Nord, l'Asie ou encore l'Afrique ne furent pas concernés par ces mouvements révolutionnaires, tout du moins tel que le présente Godechot. Il suffit pour s'en convaincre de s'intéresser aux paragraphes qu'il accorde aux pays en dehors du continent européen et de voir que ceux-ci sont bien courts par-rapport aux développements accordés à la France et aux Républiques-sœurs. De fait, il est même paradoxal que l'élan révolutionnaire propagé par la France n'ait pas plus touché que cela l'Amérique du Nord alors que l'historien a consacré le terme de Révolution Atlantique et qu'il refuse de faire de la Révolution française une répétition de la Révolution américaine mais entend bien en faire au contraire une nouvelle étape dans le processus qu'il décrit, poussant plus loin les idées mises en avant par les Etats-Unis. De fait, l'absence de propagation s'explique d'abord et avant tout par l'impossibilité technique parfois pour les idéaux nés de la Révolution

73 Godechot Jacques, *Les Révolutions ...*, op.cité, pp.189-202

74 Idem, pp .361-362

française de se répandre dans telle ou telle société. Les nouvelles ne circulaient forcément pas aussi rapidement que cela au XVIII^e siècle et dès lors, les sociétés les plus éloignées ne pouvaient pas être aussi réceptives que les plus proches du foyer révolutionnaire aux valeurs universelles qu'entendait créer la Révolution⁷⁵.

L'autre facteur primordial pour expliquer cette absence de propagation tient également au contrôle plus ou moins important qu'exercent les dirigeants sur la société. Dans beaucoup de pays européens, en particulier les plus proches de la France, toute tentative de rébellion est sévèrement réprimée et une censure particulièrement importante existe pour contrôler les informations auxquelles a accès la population. C'est ainsi que la monarchie absolue espagnole, aidée de l'Inquisition, fit en sorte que la population n'eut accès à très peu d'information provenant de la France. De son côté, l'Angleterre réprima sévèrement tous les mouvements républicains irlandais comme nous l'avons vu⁷⁶. Enfin, cela tient également selon Godechot aux structures sociétales existantes alors. Comme nous l'avons vu, l'Europe de l'Ouest et l'Amérique du Nord connaissent alors des situations économiques, sociales, intellectuelles et politiques quasiment semblables selon Godechot, ce qui explique pourquoi cet élan révolutionnaire prit si facilement place dans les pays de ces zones. Cependant, cela implique en contrepartie que les situations dans le reste du monde ne soient pas aussi propices à permettre des révolutions, expliquant pourquoi cet élan révolutionnaire reste concentré en Europe et en Amérique du Nord, à quelques exceptions près. L'est de l'Europe représente ainsi une des frontières de cette ère des révolutions puisque les régimes autoritaires qui y existent ne tolèrent aucune opposition, que ce soit des nobles ou du peuple, et les conditions de quasi-esclavages existant pour les paysans rendent impossible la rébellion pour cette catégorie de la population⁷⁷. Inversement, certains pays échappent également à ce mouvement général révolutionnaire en connaissant au contraire une bien meilleure situation que certains des pays concernés par les révolutions. La Pologne que Godechot

75 Idem, pp.212-222

76 Idem, pp.210 et 361-362

77 Idem, pp. 208-211

a apparemment ajouté dans son analyse car on lui en avait fait le reproche lors du Congrès International des Sciences Historiques n'a ainsi pas connu de mouvement révolutionnaires conséquent car le roi Stanislas II parvint à contenter les mouvements révolutionnaires, et notamment le Parti Patriotique, en acceptant de faire voter une constitution relativement libérale pour le pays⁷⁸. Ces disparités entre les pays expliquent pourquoi les idéaux révolutionnaires ne se répartirent que dans cette zone « atlantique » qui ne l'est pas vraiment et même là, ne concernèrent pas tous les pays.

Maintenant que nous avons vu les mécanisme régissant cette ère des révolutions de Godechot, il convient de comprendre quand s'arrête concrètement cette ère. Les principaux ouvrages de l'historien consacré à la période s'arrêtent en 1799, soit parce qu'il s'agissait, dans le cas de son ouvrage sur la contre-révolution sur lequel nous allons revenir, des limites qui étaient celles du cours sur le sujet, soit tout simplement parce que la période que l'on étudie traditionnellement au sujet de la Révolution française s'étend de 1789, voire 1787 à 1799. Le principal changement en 1799 est la chute du Directoire et la mise en place d'une dictature militaire en France par Napoléon pour parvenir à stabiliser la situation interne à la France alors que la réaction royaliste se fait de plus en plus forte et préserver l'héritage révolutionnaire. Les Républiques-sœurs continuent d'exister, ne disparaissant qu'en 1806 pour devenir indépendantes mais plus important, à cette date, la situation semble relativement stabilisée alors que la France interrompt momentanément ses visées expansionnistes. D'aussi loin que cela nous concerne, nous considérerons également 1799 comme la date de fin de l'ère révolutionnaire puisque nous ne nous intéressons qu'à la lecture de la Révolution Française qu'a l'historien⁷⁹.

78 En réalité, la décision du roi Stanislas II rejoint pleinement les logiques d'alliance dont nous avons parlé ; en s'alliant aux bourgeois républicains, le roi s'opposait ouvertement aux nobles, qui le perçurent ainsi en tout cas . Cela poussa ces derniers à demander l'aide de la Russie et c'est ce qui mis fin pour un certain à l'existence d'une Pologne indépendante, qui ne le redevint qu'en 1918.

79 Idem, pp. 223-232

Cependant, l'ère des révolutions tel qu'il la conçoit ne s'arrête pas là à proprement parler comme le dit Godechot lui-même. Les idées, les valeurs continuèrent de se transmettre, d'influencer l'Europe, notamment grâce aux campagnes napoléoniennes, et la Révolution Française constitua un idéal jusqu'en 1848, date à laquelle plusieurs révolutions vont à nouveau éclater en Europe, bien que celles-ci seront vite contrecarrées par un retour des régimes autoritaires, à l'instar de la France où la révolution de 1848 vit revenir au pouvoir un Bonaparte⁸⁰. Son ère des révolutions et ses bornes sont ainsi clairement exprimées par Godechot dans l'avant-propos de son ouvrage **Les Révolutions (1770-1799)**: « *La première [interprétation de la Révolution] m'a persuadée que « la Révolution française » ne pouvait être considérée comme un phénomène particulier, isolé, national, mais qu'elle ne constituait que l'épisode, le plus important sans doute, d'une grande révolution qui a bouleversé tout l'Occident- et même débordé sur le monde oriental- pendant trois quarts de siècle, de 1770 à 1850* »⁸¹. Le choix de cette date de fin est intéressante car cela signifie concrètement qu'à l'inverse des historiens marxistes, Godechot n'établit pas une filiation directe entre la Révolution Russe de 1917 et la Révolution Française, considérant que le mouvement entamé par la Révolution Française s'arrête donc en 1848 et qu'au contraire la révolution qui advint en Russie était en réalité la conséquence d'une autre ère des révolutions, dite ère des révolutions orientales et sociales, commencée en 1905 et trouvant son apothéose en 1917. Cette seconde ère des révolutions est donc dans sa logique théosophique une nouvelle étape sans pour autant établir de lien directe avec la doctrine communiste⁸².

Ce concept d'ère des révolutions, bien que l'on puisse aisément comprendre pourquoi il fut si controversé dans un contexte de Guerre Froide alors qu'il établissait un lien atlantique unissant les Etats-Unis et l'Europe de l'Ouest, ne doit pas cependant cacher le fait que ces thèses ne sont pas si neuves que cela. Cette idée de révolutions liées les unes

80 Idem, pp.269-271

81 Idem, p.1

82 Idem, p.3

aux autres, en particulier celles française et américaine, avait déjà été pensée au début du XIX^e siècle par Claude de Saint-Simon (1760-1825), qui fut l'un des premiers à penser qu'il y avait un courant d'idées, de valeurs, qui liaient les révolutions et qui expliquaient pourquoi les révolutions semblaient s'enchaîner aussi rapidement, ce lien l'ayant notamment frappé alors qu'il s'engagea dans l'armée de libération des États-Unis aux côtés du marquis de La Fayette. Étant tout autant contre l'Ancien Régime et ses inégalités que contre ces révolutions qu'il estimait incapable de vraiment lutter contre les inégalités et créant plus de désordre que nécessaire, Saint-Simon développa sa pensée comme une façon de mettre fin aux révolutions de son époque et surtout au fait qu'elles s'enchaînaient ainsi. On trouve l'idée exprimée dans une citation contenue dans le livre *Doctrine Saint-Simonienne* rédigé par ses disciples : « *J'entrevis [au moment de sa participation à la guerre d'indépendance des États-Unis] , que la révolution d'Amérique signalait le commencement d'une nouvelle ère politique ; que cette révolution devait nécessairement déterminer un progrès dans la civilisation générale ; et que, sous peu de temps, elle causerait de grands changements dans l'ordre social qui existait alors en Europe* »⁸³

L'influence du révolutionnaire Antoine Barnave est aussi cruciale dans les ouvrages étudiés, ne serait-ce que parce que Godechot lui-même reconnaît que ce dernier avait vu avant les autres et très tôt car étant mort guillotiné en 1793, l'importance des causes économique et sociales amenant l'apparition d'une révolution. Précurseur en cela des saint-simoniens et d'autres penseurs radicaux, Barnave estima que c'était par « la force des choses » que survenaient les révolutions lorsque les classes populaires se révoltaient contre la noblesse alors que le régime féodal devenait totalement insupportable. Cette idée, à laquelle on peut ajouter les autres conditions que nous avons vues, n'est ni plus ni moins celle exposée par l'historien dans ses ouvrages⁸⁴. Godechot n'a donc rien inventé

83 Claude-Henri de Saint-Simon, *l'industrie*, tome II, lettre II, 1816-1817, cité in *Doctrine Saint-simonienne*, Paris, Librairie Nouvelle, 1854 p.35

84 Chaumié Jacqueline. « BARNAVE. Introduction à la Révolution française. Texte établi sur le manuscrit original et présenté par Fernand RUDE. Paris, Armand Colin, 1960 », *Bibliothèque de*

en élaborant sa théorie mais il l'a surtout popularisé. Alors que les critiques contre son ère des révolutions abondaient, il a révélé un lien unissant les révolutions devant amener à terme à une société idéale dans laquelle l'égalité parfaite entre les Hommes existerait du fait de la propagation des idéaux révolutionnaires, les révolutions américaine et française étant deux paliers dans ce processus de progrès de l'humanité.

D/Réhabilitation et critiques de Godechot

Au vu des éléments que nous venons d'examiner, on peut déjà remarquer que la critique qui voudrait que Godechot « dilue » en quelque sorte la Révolution Française en n'en faisant une révolution comme les autres est abusive et ne prend pas réellement en compte ce que l'historien a cherché à montrer. Certes, la Révolution Française est due à des raisons sociales identiques à d'autres Révolutions ayant lieu à la fin du XVIII^e siècle et Godechot la lie de fait pour cette raison à ces autres événements. Pour autant, comme nous l'avons vu, elle n'est pas tant Révolution comme les autres dans le sens où elle représenta un nouveau palier dans la théosophie de l'histoire que l'on peut trouver dans ses ouvrages et compléta et amena beaucoup plus loin l'élan révolutionnaire entamé en Amérique du Nord. D'ailleurs, il suffit pour s'en convaincre de voir que dans la majorité de ses ouvrages, Godechot donne une place prépondérante à la France, qui représente la majorité des développements contenus dans *Les Révolutions (1770-1799)* mais aussi dans *La Grande Nation*, et plus encore évidemment dans les ouvrages qu'il consacre plus directement à la Révolution, à l'instar de son ouvrage d'analyse de la Prise de la Bastille ou encore son ouvrage *Un Jury pour la Révolution* dans lequel il analyse la pensée des auteurs ayant travaillé sur l'histoire de la Révolution Française. Godechot ne retire donc pas ce qui confère à la Révolution son particularisme tout en essayant de montrer qu'elle est aussi le fruit des révolutions passées et des révolutions à venir.

l'école des chartes. 1961, tome 119. pp. 280-282

Cela ne veut pas dire que son cadre théorique n'est pas exempt de défauts. Nous en avons parlé au début de cette partie mais estimer que les situations dans la majorité des pays concernés par ces révolutions en chaîne sont vraiment similaires revient à faire preuve d'un relativisme important qui n'est pas forcément des plus judicieux puisqu'il revient à gommer des particularismes existant pourtant, la France de la fin du XVIIIe siècle n'étant pas l'Angleterre ou l'Italie de la même époque. Cela conduit d'ailleurs à un problème plus fondamental en ce qui concerne la façon dont il présente les idéaux et valeurs qui seraient tous identiques d'un pays à l'autre contenu dans la zone géographique étudiée. Cela revient ainsi à donner une force en soi aux idées qui seraient les mêmes partout et que le peuple serait prêt à accepter facilement. Autrement dit, les Droits de l'Homme tels que proclamés par la *Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen* en France en août 1789 auraient exactement le même sens partout dans les pays qui feront des révolutions à la suite de la France, ce qui ne va pas du tout de soi et se montre relativement peu convaincant. Pour s'en persuader, il suffit de remarquer que la plupart des pays suivant l'exemple de la Révolution de 1789 seront les pays où les « idées nouvelles » auront été établies avec l'aide militaire de la France. Ces pays abandonneront d'ailleurs relativement vite au début du XIXe siècle les constitutions libérales précédemment adoptées, notamment du fait de la réaction nobiliaire et royale. Il ne s'agit pas de dire que les peuples n'aspiraient pas aux idéaux et aux valeurs proclamés par la Révolution Française mais plutôt de remarquer que ces valeurs ne sont pas aussi facilement transposables ailleurs comme semble l'entendre Godechot du fait des particularismes nationaux subsistant.

Les bornes chronologiques sont aussi problématiques du fait qu'elles laissent de côté des révolutions qui pourtant rentrent pleinement dans le cadre théorique décrit par Godechot. C'est le cas par exemple de la révolution d'Angleterre dont il parle d'ailleurs dans l'introduction de son ouvrage sur les révolutions tout en affirmant qu'elle tient d'une tout autre logique que celle qu'il entend utiliser dans ses ouvrages, probablement du fait du caractère religieux de celle-ci. Certes, il est vrai que son influence sur d'autres pays ne se fit pas ressentir au même titre que les Révolutions américaine et française et qu'il n'y eut pas de changement de régime manifeste. Pour autant, la Révolution

Anglaise des années 1642 à 1651 établit le Bill of Rights, recueil de loi offrant pour la première fois des garanties contre l'arbitraire royal mais aussi la garantie de droits fondamentaux, ce qui joua un rôle important dans les révolutions à venir. Certains historiens, à l'instar de Martin Mallia, en vinrent même à penser que les premières tentatives de révolutions furent les mouvements religieux hérétiques des XI et XIIe siècles, toutes les autres révolutions découlant de celles-ci, et si l'on peut contester cette logique, force est de reconnaître qu'il paraît difficile de simplement limiter l'ère des révolutions aux bornes choisies par l'historien, d'autant plus alors que d'autres zones géographiques sont dès lors concernées⁸⁵. Pour autant, il ne faut pas oublier qu'en historien peu ou prou influencé par le saint-simonisme, Godechot ne fait somme toute que reprendre la logique que l'on retrouvait déjà à l'œuvre dans les écrits du comte, qui considérait lui-même que la Révolution Anglaise appartenait à une autre logique que celle qui prévalait dans les révolutions dont il était contemporain⁸⁶.

III/La contre-révolution comme miroir de l'ère des révolutions.

On a souvent du mal à estimer si Godechot était de droite ou de gauche, ce qui explique pourquoi on eut tant de mal à le classer dans tel ou tel courant historiographique⁸⁷. Quant on lui posait la question, l'intéressé répondait qu'il avait tout autant travaillé sur la Révolution Française que sur la contre-révolution et on l'a vu autant manifester dans des mouvements de gauche et de droite lors des événements de mai 1968 lors desquels il joua un rôle important en tant que doyen de la faculté de Toulouse⁸⁸. C'est avec ces éléments en tête qu'il faut comprendre pourquoi lui qui fut plutôt libéral et grand défenseur des Droits de l'Homme écrivit sur ceux s'opposant à la Révolution française, traditionnellement conservateurs. Lorsque Godechot écrivit son ouvrage intitulé *La*

85 Malia Martin, *Histoire des Révolutions*, ed. Seuil, Collection « Le Point Histoire », 2010, 446 pages

86 Gainot Bernard, « La contribution de Jacques Godechot aux *Annales Historiques de la Révolution Française* », *Annales historiques de la Révolution française*, n°353, 2008, pp.120-123

87 Lettres échangées entre M.Rémi Pech et l'auteur

88 Lettres échangées entre M.Jean Leduc et l'auteur

Contre-Révolution, doctrine et actions, il souligna à juste titre dans l'introduction que son travail était novateur pour l'époque⁸⁹. Il n'y avait en effet jamais eu auparavant de travaux synthétiques sur ce courant de pensées et l'action contre-révolutionnaire en France et Godechot offrit un véritable ouvrage scientifique présentant de manière didactique tout cela, certainement du fait qu'il s'agissait à l'origine d'un cours qu'il dispensait. L'historien ayant toujours cherché à se montrer le plus neutre possible ou en tout cas n'affichant pas ouvertement ses orientations politiques, de sorte que personne ne sait vraiment ce qu'elles furent, on ne pouvait l'accuser soit de critiquer, soit de faire l'apologie du courant et de fait, Godechot propose ici une vision relativement nuancée voire neutre de ces courants de pensées. On retrouve ainsi une pensée contre-révolutionnaire qui se développe en miroir mais surtout en contraste constant avec le mouvement révolutionnaire entre 1789 et 1804.

A/Une ou des Contre-révolutions ?

Comme pour les causes des Révolutions, il existe trois courants de pensées qui forment la base du mouvement contre-révolutionnaire et qui se retrouvent selon Godechot chez tous ceux se prévalant de celui-ci. En réalité, nous avons déjà vu ces trois courants sans toutefois les nommer et les analyser dans la partie précédente car ils jouèrent un grand rôle dans les Révolutions du XVIII^e siècle, pas qu'en France d'ailleurs. Chacun représente une configuration particulière de la société dans laquelle les trois principaux groupes sociaux de l'époque, à savoir le Roi et son entourage, la noblesse et le Tiers-Etat, s'allient ou s'opposent en fonction de leurs objectifs. Ces trois courants, que nous allons analyser successivement, sont le conservatisme historique, le despotisme éclairé et l'absolutisme intégral.

Le conservatisme historique ou la doctrine des droits historiques.

89 Godechot Jacques, *La Contre-Révolution, 1789-1804*, Ed PUF, 2^e édition, 1981, pp.1-4

Cette forme de pensée contre-révolutionnaire fut défendue principalement par des penseurs comme Montesquieu, Fénelon, Boulainvilliers et le duc de Saint-Simon (un cousin éloigné de celui que nous avons déjà évoqué, qui était chroniqueur à la Cour de Louis XIV), mais aussi d'autres nobles moins célèbres à l'instar du Comte d'Antraigues, président des Etats du Languedoc, qui revient souvent dans les œuvres de Godechot en tant que véritable maître de file des courants contre-révolutionnaire en France. Le conservatisme historique consiste à considérer que si le roi doit conserver la place pré-éminente qui est la sienne, il convient également que son pouvoir ne soit pas absolu et qu'il soit pour cela contrebalancé par les pouvoirs qui seraient détenus par les nobles. Ce mode d'organisation de la société est considéré comme étant en réalité l'héritage de temps immémoriaux, de la coutume, ainsi que du lien de filiation qu'établissent les nobles entre eux et les francs, ce lien justifiant selon eux la prééminence devant être la leur au sein de la société. Les nobles, au travers des assemblées ou des conseils qu'ils forment en s'alliant, souhaitant revenir à un mode de fonctionnement proche de la polysynodie ayant existé en France entre 1715 et 1718, sont ainsi appelés à prendre en charge le pouvoir judiciaire et législatif, laissant au roi le pouvoir exécutif⁹⁰. C'est en ce sens en réalité qu'il faut comprendre la séparation des pouvoirs prônée par Montesquieu, qui loin de vouloir instaurer un régime plus démocratique, entendait plutôt donner plus de pouvoirs à des nobles qui sentaient lesdits droits lésés. Dans cette configuration précise, le roi doit donc s'allier avec les nobles pour diriger en acceptant de renoncer en partie au pouvoir absolu dont il dispose, ce qui signifie également que les bourgeois et le reste de la société n'ont pas vocation à jouer un rôle politique. Le comte d'Antraigues, dont la pensée évolua par la suite estimait ainsi que le Tiers-Etat et le clergé devait laisser les nobles triompher car ce triomphe

90 La polysynodie, terme utilisée par Godechot pour désigner ce mode de fonctionnement désigne donc cette période de la Régence durant laquelle des conseils de nobles, chargés d'une question ou d'un domaine précis, étaient consultés par le régent et son gouvernement pour discuter de problèmes touchant à ce domaine. Système souvent lent et inefficace, il fut supprimé définitivement après trois ans de fonctionnement, en 1718.

signifierait que les nobles pourraient abandonner certains de leurs privilèges et abolir les abus ayant cours et ainsi permettre aux deux autres ordres de gagner plus de pouvoir⁹¹.

Le despotisme éclairé

Comme nous venons de le voir, le conservatisme historique privilégie les nobles et leurs droits, en faisant leur défense. Ce courant vise quant à lui au contraire à défendre les droits du Tiers-Etats et de la bourgeoisie. Les auteurs ayant développé cette idée, à l'instar de l'abbé Dubos et du marquis d'Argenson, se montrèrent de fait extrêmement critique envers les nobles et les théories défendues par cet autre courant. Réfutant l'idée d'un héritage franc des nobles, qui de toute façon ne sauraient le prouver, les auteurs font du roi un défenseur du peuple et de ses intérêts contre une noblesse qui aurait tendance à abuser de sa position pré-éminente au sein de la société. Dans cette configuration, on se retrouve donc avec une situation totalement inverse à celle que nous avons présentée auparavant : le roi, pensé comme ayant à cœur l'intérêt du peuple, doit être soutenu par le Tiers-Etat pour lui permettre de lutter contre les nobles et leurs abus.

C'est dans ce courant qu'il convient de placer, comme le souligne Godechot, tous les penseurs et philosophes « éclairés » du XVIII^e siècle, à l'instar de Voltaire ou de Diderot, qui, bien que d'origine bourgeoise, entendait conseiller les monarques de leur époque afin de lutter contre les abus des autres ordres, qu'il s'agisse de ceux de la noblesse ou du clergé⁹². C'est ainsi par exemple que Voltaire conseilla et devint ami

91 Idem, pp. 7-14

92 Jacques Godechot souligne à raison le fait que ces penseurs n'étaient pas foncièrement contre la noblesse ni contre le clergé mais bien contre les abus commis par ces ordres, que l'on pensait pouvoir réformer en conseillant au mieux les souverains de leur époque. Daniel Mornet montre bien cela également dans son ouvrage sur *Les origines intellectuelles de la Révolution Française*, en montrant à juste titre que si l'irréligion et les critiques envers la noblesse crurent au cours du XVIII^e siècle, c'était d'abord et avant tout par rapport aux abus commis par les deux ordres, qui étaient de moins en

avec Frédéric II de Prusse et que Diderot conseilla l'impératrice Catherine II de Russie, sans pour autant à dire vrai que l'on note d'importants changements au sein de la société⁹³.

Enfin, les physiocrates représentent un autre mouvement issu de ce courant. Eux estimaient que les réformes ne pouvaient pas être réalisées sans l'existence d'un pouvoir royal très fort, le roi étant dans cette configuration conseillé par eux. Charles-Alexandre de Calonne, ministre et contrôleur général des finances de Louis XVI entre 1783 et 1787, prôna ainsi dans un projet de réforme la création d'un parlement bicaméral suivant le modèle anglais qui lèverait les taxes alors que le roi abolirait les privilèges en donnant des droits fondamentaux aux Français. Il s'agissait pour lui de l'unique solution pour éviter une révolution tout en ne changeant pas fondamentalement la société. Ce projet fut bien évidemment rejeté en bloc par les nobles et fut l'une des causes de la révolte nobiliaire de 1787 en France, qui contraignit Calonne à la démission et à l'exil⁹⁴. Qu'il s'agisse donc des physiocrates, des « philosophes » ou d'autres penseurs, les penseurs de ce courant tentèrent de s'opposer à l'influence des nobles tout en proposant des réformes pour tenter de donner plus de pouvoir au peuple.

L'absolutisme intégral

Ce courant, qui semble quasiment redondant dans sa formulation, est le troisième et dernier mouvement de pensées contre-révolutionnaires existant en France au XVIIIe siècle selon Godechot. On pourrait estimer que ce courant souhaite voir se perpétuer la société telle qu'elle existe au moment de l'écriture des différents ouvrages des penseurs de ce mouvement mais ce serait en réalité trop simplifier leur pensée. Qu'il s'agisse de Bossuet (qui fut l'un des premiers chantres d'un pouvoir royal absolu au XVIIe siècle) ou, plus contemporain, de Jacob Nicolas Moreau, on va certes chercher à défendre le

moins acceptés par la population.

93 Ibidem, pp.14-16

94 Idem, pp.16-18

pouvoir absolu du roi en estimant que les réformes envisagées par les nobles ou les bourgeois ne sont pas acceptables. En revanche, Moreau tolère certaines exceptions à l'absolutisme, et ses écrits sont de fait primordiaux puisqu'ils servirent à l'éducation de Louis XVI et de ses frères, qui revinrent au pouvoir en 1814 lors de la Restauration, Louis XVIII et Charles X. Le pouvoir du roi est absolu et n'est limité que par les lois naturelles, qui sont en fait les lois divines, les deux étant confondues. Cependant, le roi doit chercher à œuvrer pour le bien du peuple ajoute Moreau, en limitant notamment les pouvoirs et abus de la noblesse et du clergé tout en étant conseillé par des membres de ces groupes sociaux mais aussi en faisant passer des lois répondant à l'intérêt général et pas seulement à l'intérêt de quelques-uns. Autrement dit, la pensée des défenseurs de l'absolutisme intégral ne saurait se résumer à une défense totale du système d'ancien régime. Ses penseurs cherchent bien à défendre l'absolutisme sans toutefois souhaiter voir se maintenir à l'identique le système tel qu'il a existé par le passé⁹⁵.

B/La contre-révolution entre 1789 et 1792 : les raisons de l'échec dans un premier temps du mouvement contre-révolutionnaire.

Tout cela étant expliqué, le reste de l'histoire de la contre-révolution en France découle naturellement dans la pensée de Godechot de ces trois courants, qui sont la base derrière le système de pensée de tous ceux qui s'opposèrent d'une façon ou d'une autre à la Révolution. C'est en cela qu'il faut comprendre l'idée d'une contre-révolution se construisant en quelque sorte en parallèle de l'ère des révolutions décrite par Godechot. De même que l'on retrouvait une théosophie d'une forme de progrès partant de la Révolution américaine pour aboutir à une forme de triomphe des Droits de l'homme au milieu du XIXe siècle, l'historien établit également une théosophie de la contre-révolution qui s'exprime d'abord dans les doctrines que nous venons de détailler puis qui a connu de plus en plus de succès jusqu'au début du XIXe siècle, bien que cela n'allait pas de soi au début de la Révolution. Pour montrer cette évolution, Godechot créa un groupe unis par les écrits critiques qu'ils rédigèrent contre la Révolution

95 Idem, pp.18-21

française, pour des raisons pourtant diverses et sans pour autant que la plupart d'entre eux aient eu connaissance de ce que les autres avaient pu écrire, la plupart n'ayant d'ailleurs pas forcément eu une forte influence sur leur contemporain, pas plus qu'une forte audience à quelques exceptions près. Burke, hostile à une Révolution qui ne le concerne pas directement car étant anglais, fut peut-être l'un des penseurs avec le plus d'influence tant dans son pays qu'en France en offrant un programme complet de la contre-révolution, articulé autour de la critique de l'abstraction, née de l'avènement des philosophes comme maître d'œuvre en France, mais aussi du régime contre-nature qui en découle ainsi que de l'abandon des préjugés au nom de valeurs universelles alors même que c'est nécessaire pour la société selon lui⁹⁶. En revanche, d'autres penseurs comme le comte d'Antraigues dont nous avons déjà parlé, qui passa d'un soutien au despotisme éclairé à un conservatisme historique puis à un soutien à la monarchie absolue, n'eurent pas le même écho dans la société bien qu'ils écrivirent peut-être plus sur la question et qu'ils agirent directement contre la Révolution, le comte d'Antraigues mettant par exemple en place un réseau d'espionnage après son exil⁹⁷. Godechot réunit donc autant de penseurs différents en faisant preuve d'un relativisme très important voire trop important alors même que toutes ces personnes sont indubitablement liées aux contextes nationaux et temporels dont ils sont contemporains. L'exemple le plus probant de cela est probablement Joseph de Maistre, qui n'était pas foncièrement hostile à la Révolution Française lorsque celle-ci éclata, d'autant plus qu'il appartenait, au même titre que Louis de Bonald à une loge maçonnique mystique plutôt favorable à celle-ci. Il changea néanmoins d'avis lorsque sa Savoie natale, appartenant encore à l'époque au royaume de Sardaigne, fut annexée par la France révolutionnaire⁹⁸.

Cet ensemble disparate montre bien une certaine permanence des trois courants servant de base que Godechot a décrits mais montre surtout que la doctrine contre-révolutionnaire n'est pas uniforme et qu'il n'existait pas une seule façon de s'opposer à

96 Idem, pp.56-74

97 Idem, pp.202-213

98 Idem, pp.95-98

la Révolution française ni de concevoir les changements sociétaux qu'une éventuelle restauration amènerait. Cette inexistence d'un courant uniforme ainsi que d'un chef de file permet d'expliquer pourquoi les actions contre-révolutionnaires échouèrent pendant longtemps, ce que Godechot montre bien dans la deuxième partie de son ouvrage consacrée à l'action contre-révolutionnaire plus qu'à la simple doctrine⁹⁹. Ce choix peut sembler malheureux car il paraît difficile de concevoir l'un sans l'autre mais de fait, Godechot estime que c'est justement un soucis de coordination entre la doctrine et l'action qui expliqua les défaites de ceux tentant de renverser le régime nouvellement créé. La contre-révolution fut longtemps condamnée à stagner et à ne pas pouvoir parvenir à la Restauration qu'elle espérait pour trois raisons principales. Elle ne possédait en effet pas de chef de file alors que les membres de la famille royale ne donnaient soit pas de consignes, soit se contredisaient entre eux. Louis XVI était ainsi bien plus modéré que ses deux frères, en particulier de Charles X. A cela s'ajoutait l'impossibilité pour les nobles de s'allier avec des personnes issues de classes plus modestes, ce qui s'avérait particulièrement contre-productif, notamment lors des guerres de Vendée. Enfin, l'absence d'un réseau d'espionnage efficient rendait difficile l'élaboration de plan et d'attaques coordonnées¹⁰⁰. Toutes les actions entreprises, faute d'un cadre théorique cohérent et faute de fait de moyen d'agir conséquent alors que la Révolution battait son plein et que chacun soutenait encore l'effort révolutionnaire, n'aboutirent ainsi à rien .

C/ De 1792 à 1804 : un triomphe de la contre-révolution ?

Comme pour la progression de l'ère des révolutions que nous avons pu voir, c'est vraiment 1792 qui représente une nouvelle étape dans le processus menant à l'apogée du processus contre-révolutionnaire. Alors que les pays étrangers commencent à se liguer face à des révolutionnaires qui envisagent d'exporter militairement la révolution et alors que des mouvements protestataires se font plus importants, notamment en

99 Idem, pp.151-410

100 Idem, pp.151-215

Vendée où la chouannerie proteste tant contre la politique de déchristianisation que contre la conscription obligatoire mise alors en place par le gouvernement révolutionnaire, la contre-révolution va connaître un nouvel essor correspondant réellement à une nouvelle étape qui amena la « victoire » de la contre-révolution au début du XIXe siècle. Les contre-révolutionnaires, forts du soutien nouveau qu'ils trouvèrent tant en France que dans les autres royaumes, vont dès lors accélérer leur actions en effectuant un véritable travail dans les provinces généralement plus conservatrices que Paris et ses alentours du fait de l'éloignement de l'épicentre du phénomène révolutionnaire pour faire en sorte que leur pensée se répande dans la société.

La fin de la Terreur et l'avènement du régime connu sous le nom de Directoire en 1795 va à nouveau accélérer le nouvel essor que connaissent les mouvements contre-révolutionnaires en représentant une augmentation du nombre de députés royalistes au sein des Chambres, ce qui était beaucoup plus compliqué auparavant alors que l'on traquait tous les opposants ou supposés tels à la République nouvellement créée, mais aussi une augmentation des insurrections un peu partout en France. Outre les révoltes de l'Ouest que nous avons évoquées et qui se poursuivent jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, des insurrections similaires éclatent particulièrement dans le sud, comme à Toulouse ou à Toulon, alors que les opposants au régime soutenus par les contre-révolutionnaires et les puissances étrangères s'attaquent aux républicains et à ceux soutenant le Directoire¹⁰¹. Cette Terreur Blanche, référence à la couleur de la royauté, va se déchaîner à partir de 1795 et s'aggrava par la suite alors que le 18 fructidor an V avait eut lieu à Paris un « coup d'État » républicain qui avait vu l'arrestation des chefs royalistes et des chefs des diverses institutions du fait de la victoire aux élections d'une majorité de royalistes. Cela causa de sérieux troubles au gouvernement révolutionnaire, bien que la

101 Ces insurrections dans le Sud et en particulier dans le Sud-Est peuvent de fait également s'expliquer également par le fait que le Comte de Provence, frère du roi qui devint Louis XVIII en 1815 lors de la Restauration, et ses soutiens, appelés les verdets car il s'agissait des couleurs du comte, avait encore une forte influence dans cette zone géographique.

bonne situation militaire de ces années, du fait des succès connus par la France lors de cette période grâce aux percées qu'elle menait dans les autres pays, lui permettait de mieux gérer ces crises et de contenir du mieux qu'elle put ces crises dans diverses provinces¹⁰².

De plus, ces mouvements souffraient du même grave problème qui rongait le mouvement contre-révolutionnaire depuis ses origines selon Godechot : un manque flagrant de cohésion et de cohérence entre les différents mouvements et acteurs qui composèrent ces insurrections contre-révolutionnaires. De fait, les mouvements qui se déclenchèrent n'étaient pas tant des actions dirigées par les contre-révolutionnaires, qu'ils soient nobles ou non, mais plutôt des insurrections populaires que l'on ne saurait détacher du contexte général comme le montre l'historien dans son ouvrage. Ces mouvements étaient des révoltes contre la conscription, contre l'inflation ou contre toute autre décisions impopulaire prise par le gouvernement que les royalistes s'accaparaient en quelque sorte, en en faisant des mouvement plus généraux contre les révolutionnaires bien qu'il n'en fut rien de base. Comme les contre-révolutionnaires se préoccupaient peu de la situation économique et sociale comme le note Godechot, ils parvenaient mal à comprendre des mouvements dont le but était justement d'obtenir de meilleures conditions de vie plutôt qu'un nouveau régime. De même, en l'absence d'une coordination efficace, on ne savait pas exactement pourquoi on menait ces insurrections, ou plutôt, les contre-révolutionnaires avaient pour but de restaurer la monarchie sans exactement savoir comment ils y parviendraient ni quelle serait la forme exacte du régime qui se mettrait alors en place en France vu qu'aucun des penseurs, pour le peu qu'ils furent suivis, ne souhaitaient un retour à la monarchie tel qu'elle existait avant la Révolution, pas plus qu'ils ne s'accordaient sur la forme de monarchie qui devait dès lors être mise en place¹⁰³. Comme l'écrit Godechot en conclusion de son ouvrage, résumant bien ce que nous venons de voir : « *La plupart des mouvements contre-révolutionnaires que nous venons d'étudier nous ont, en effet, apparus ou des*

102 Idem, pp. 264-281

103 Idem, pp.407-409

mouvements spontanés, réflexe des masses paysannes devant quelque décision ou action révolutionnaire, ou comme des entreprises engagées sans grand souci de ce que l'on ferait en cas de réussite. Il est caractéristique de noter que les théoriciens de la contre-révolution se sont tenus à l'écart de l'action. [...]. Il en résulte que dans toutes ces doctrines, un manque de contact avec la réalité qui est frappant. [...] Ils sont attentifs surtout aux aspects politiques et religieux de la contre-révolution. Ils n'ont pas compris qu'en donnant satisfaction aux revendications essentielles des masses paysannes, ils pouvaient les entraîner à leur côté et nouer avec elle une alliance solide et durable. »¹⁰⁴.

Plus intéressant en rapport avec ce que nous avons déjà pu voir au sujet du concept d'ère des révolutions de Godechot se déclenche également en réalité après 1794 une sorte d'ère des contre-révolution, bien que l'historien n'en parle pas en ces termes, dans le sens où éclatèrent un peu partout en Europe et surtout dans les Républiques Soeurs des mouvements insurrectionnels s'opposant aux mouvements nés des conquêtes françaises et à ceux que l'on appelle dans ces pays les Jacobins, qui désignent, plus que le simple groupe politique qu'il pouvait désigner en France, tous ceux qui prônaient des idées similaires à celles défendues par les constitutions et les révolutionnaires français. Dans les différentes républiques établies en Italie, en Allemagne ou encore en Suisse, ces mouvements s'opposent également de plus en plus au régime mis en place par la France, ce qui eut du fait plus de succès et amena la fin desdits régimes que nous avons pu voir en étudiant l'ère des révolutions¹⁰⁵. S'il y eut donc de nouveaux succès pour les mouvements, cette absence générale de cohésion de par un certain mépris de la part des penseurs et des contre-révolutionnaires à l'égard des parties les plus populaires de la population ainsi que la répression efficace exercée par le Directoire firent qu'ils n'aboutirent pas vraiment.

104 Idem, pp.408-410

105 Idem, pp.315-383

Enfin, de même que la Révolution et l'ère des Révolutions, c'est la situation interne à la France qui mit fin aux visées des contre-révolutionnaires en France, du moins pour un certain temps. A cause de cette montée en puissance des royalistes, le Directoire fit voter la loi dite des Deux-Tiers qui garantissait deux-tiers de républicains dans la nouvelle chambre élue. Cela n'empêcha pas l'éclatement de troubles en 1795 qui obligèrent le Directoire à faire appel au général Napoléon.

L'arrivée de Napoléon annonça également la perte du Directoire comme le montra Godechot. C'est donc à peu près le même événement qui mirent fin tant à l'ère des révolutions qu'aux mouvements contre-révolutionnaires. Par peur des insurrections royalistes, les Directeurs laissèrent une marge de manœuvre assez importante à Napoléon qui en tira finalement profit en menant son coup d'État de 1799 puis en se faisant couronner empereur en 1804. L'arrivée au pouvoir de Napoléon marque pour Godechot la fin des mouvements contre-révolutionnaires et surtout la fin de ceux-ci tels qu'ils existaient auparavant, au même titre qu'elle marque la consécration des idées révolutionnaires telles que présentées par Godechot. Ni révolutionnaire, ni contre-révolutionnaire, Napoléon parvint cependant à consacrer les idées révolutionnaires de sorte que s'il y eut effectivement une Restauration en 1814 mais que celle-ci ne représente plus selon Godechot la même logique que les mouvements précédant l'ère napoléonienne. Le retour du roi signifia en réalité une acceptation de la part du souverain d'une grande partie des principes consacrés par la Révolution, que l'acceptation de la Charte, cette forme de constitution plutôt libérale concédée par Louis XVIII à la population, représenta. Même l'arrivée sur le trône du très conservateur Charles X en 1824, pourtant soutenu par les Ultraroyalistes, ne dura pas selon Godechot du fait de la consécration des principes révolutionnaires. Autrement dit, la contre-révolution, désormais obstacle dans la théosophie issue de l'ère des révolutions, fut combattue sans relâche et ne put jamais devenir aussi importante qu'elle ne le fut. Godechot conclut ainsi son ouvrage en rappelant cela : « *C'est l'Empire qui a consolidé l'oeuvre de la Révolution, a aussi cimenté les forces de la contre-révolution et permis son triomphe en 1814. Mais la contre-révolution qui s'installe alors au pouvoir ne ressemble plus que de loin à la contre-révolution de 1804. Elle a dû faire siens bien des*

idées et des principes de la Révolution. Elle n'installera des régimes durables que dans la mesure où ces régimes auront accepté l'essentiel de l'oeuvre révolutionnaire. Mais lorsqu'elle voudra restaurer un absolutisme à peu près intégral, en Italie ou en Allemagne, elle n'aboutira à créer que des régimes éphémères qui seront rapidement emportées dans les premières décades du XIXe siècle »¹⁰⁶. De ce fait, la contre-révolution a connu une défaite importante en 1799 alors que les principes révolutionnaires, notamment les droits de l'Homme, en sont ressortis plus importants selon l'historien, ce qui explique leur pérennisation et leur place importante dans l'histoire. Ce choix est propre à l'historien et il convient somme toute de remarquer que les royalistes revenus au pouvoir en 1814, et en particulier ceux que l'on appelait les Ultraroyalistes, empruntaient un certain nombre d'idées aux penseurs contre-révolutionnaire, notamment Louis de Bonald et Joseph de Maistre, de même que bien plus tard Charles Maurras et l'Action Française, ce qui prouve une certaine pérennité des pensées contre-révolutionnaires et le fait qu'elles avaient encore un certain poids.

Il convient de noter en analysant cela que Godechot a bien peaufiné sa pensée depuis la publication de sa thèse à la fin des années 30 et que, prenant certainement en compte les remarques de George Lefebvre, tenta ici de mieux expliquer ce qui permit d'expliquer l'arrivée au pouvoir de Napoléon en tant qu'empereur. Il n'insiste plus tant sur l'absence de contrôle que sur la peur du Directoire d'un éventuel coup d'état royaliste, ce qui n'est pas forcément contradictoire. Pour autant, il insiste sur le fait que le risque, bien qu'existant, resta minime malgré tout du fait de l'absence de coordination des contre-révolutionnaires , ce qui fait que c'est bien la propre peur du Directoire, bien qu'irrationnelle, qui finit par le perdre en laissant un certain degré de liberté à ses généraux et en particulier à Napoléon Bonaparte.

Malgré les problèmes que représentent une séparation entre la pensée et l'action révolutionnaire, l'absence de certains contre-révolutionnaires, notamment les penseurs du catholicisme social, et le fait que l'ouvrage s'arrête en 1804 alors que le mouvement

106 Idem, pp.409-410

contre-révolutionnaire continue d'avoir une certaine influence jusqu'au XXe siècle, l'ouvrage de Jacques Godechot nous décrit ainsi bien un mouvement contre-révolutionnaire qui fut présent tout au long de la Révolution et qui contribua grandement à mettre fin à l'ère des révolutions que nous avons vue auparavant.

IV/ Jacques Godechot et mai 1968 : le point de vue d'un historien des révolutions sur un mouvement populaire.

A/ Mai 1968 à l'université des lettres de Toulouse

Bien qu'il puisse paraître étonnant de s'intéresser ici aux événements de mai 1968, il s'agit en réalité d'un moment crucial pour expliquer la pensée de Jacques Godechot et la façon dont il aborde les révolutions et la théosophie qu'il entend développer. En 1968, au moment où éclatent les divers mouvements étudiants, tant dans les universités parisiennes que les universités de province, contre le régime de De Gaulle et la rigidité de la société alors en place, Jacques Godechot est doyen de la faculté d'histoire de Toulouse et c'est donc à lui que revint la charge de gérer les manifestations étudiantes au sein de sa faculté. La situation était particulièrement tendue à Toulouse qui fut l'une des villes connaissant les manifestations les plus importantes alors que le nombre d'étudiants avait considérablement augmenté depuis le début des années 1960, passant d'environ trois mille deux cents étudiants en 1961 lorsque Godechot fut élu doyen à neuf mille six cents en 1967 . Comme à Paris et dans d'autres universités de provinces, plus ou moins selon les cas, des révoltes étudiantes éclatèrent à Toulouse au cours du mois d'avril et se prolongèrent jusqu'en juin, avec notamment l'occupation de certains bâtiments de l'université des lettres, que Godechot autorisa plus ou moins, nous y reviendrons, et des manifestations très importantes voire quasiment aussi importantes qu'à Paris¹⁰⁷.

107 Godechot Jacques. « 1968 à la Faculté des Lettres de Toulouse », *Annales du Midi : revue*

archéologique, historique et philologique de la France méridionale, Tome 2, N°1, 1989. pp.850-851

et 863

Somme toute, les causes générales de ces révoltes de mai 1968 à Toulouse, telles que présentées par Godechot dans l'article qu'il rédigea dix années après l'événement pour Les Annales du Midi, ne sont pas vraiment différentes de celles expliquant les mêmes révoltes ailleurs en France. Le contexte international, en particulier la guerre du Vietnam et plus généralement la politique interventionniste américaine, alimentent les protestations naissantes, en particulier dans les syndicats communistes étudiants, aussi bien en France qu'ailleurs, comme par exemple en Allemagne, ce que Godechot met en avant. Au niveau national, et particulièrement à Toulouse, les étudiants protestent également contre la mise en place des réformes de l'enseignement supérieur Fouchet et Peyrefitte qui visent entre autres à mettre en place des procédures de sélections à l'entrée à l'université alors que l'entrée était libre auparavant, conséquence de la massification scolaire ainsi que du manque de personnels et de locaux dans le cas de l'université de Toulouse comme le souligne Godechot¹⁰⁸.

B/ Mai 1968 comme révolution avortée ? L'adaptation par Jacques Godechot de ses schémas d'analyse aux révoltes étudiantes

Cela n'est pas cependant ce qui est le plus intéressant pour notre propos car ce n'est pas tant les « événements » tels qu'ils se déroulèrent à Toulouse qui sont intéressants pour notre analyse mais plutôt la façon dont Godechot analyse l'action des étudiants et sa propre action en tant que doyen de l'université des lettres. En réalité, il utilise clairement le cadre d'analyse qu'il a pu énoncer pour les révolutions de la fin du XVIII^e siècle et le transpose dans le contexte des années 60 en Europe et en Amérique, faisant concrètement de mai 1968 une nouvelle étape conduisant au règne des droits de l'homme qu'il prévoit dans sa théosophie, ou plutôt analyse quelles furent les forces gênant la marche du progrès qu'il prévoit avec les manifestations de l'époque.

Cela passe en premier lieu par le fait qu'à plusieurs reprises au cours de son article, Godechot s'intéresse à ce qui se passe en mai 1968 comme une forme particulière de

108 Idem, pp.851-855

Révolution semblable à celles que la France a déjà pu connaître par le passé. Dès l'introduction de son article, il note ainsi « *Mais, comme lorsqu'il s'est agi de décrire les révolutions de 1789, 1793, 1830, 1848, 1871, ils ont adopté, à l'exception d'un seul, à notre connaissance, un point de vue à peu près exclusivement parisien.* », ce qui montre, bien qu'il ne le dise pas directement, que mai 1968 est l'équivalent des révolutions ayant pu éclater en France auparavant¹⁰⁹. Plus loin encore, évoquant les actions menées par les étudiants sur lesquelles nous allons revenir, Godechot estime que ce qui se déroulait sous ses yeux se passait exactement « *comme dans toute autre révolution* » avant de comparer la création d'une sorte de milice par les étudiants, le Service d'Ordre Etudiant des Manifestations, aux mêmes milices créées par les révolutionnaires français en 1789¹¹⁰. Plus que dans l'utilisation directe de référence aux révolutions passées, c'est réellement l'analyse des causes profondes de ce qui se passa à Toulouse, qu'il estime être en mesure de fournir en tant qu'historien de la Révolution Française, qui nous éclaire sur le fait que mai 1968 est une révolution comme les autres pour Godechot, qu'il analyse par conséquent en tant que telle.

On retrouve tout d'abord une forme de nouvelle ère des révolutions éclatant un peu partout en Europe, que ce soit en Europe de l'Est où des révoltes contre le régime soviétique éclatèrent effectivement vers la fin des années 60 mais aussi en Europe de l'ouest et aux Etats-Unis où des mouvements contestataires éclatèrent également, bien qu'évidemment, le contexte soit à nouveau relativement différent d'un pays à l'autre. Les mouvements étudiants, en particulier ceux allemands et français, s'alimentent mutuellement et s'influencent les uns et les autres, l'agression du chef étudiant Rudi Dutschke en Allemagne provoquant par exemple une apparente aggravation du mouvement en France, ce que nous avons vu exactement de la même façon dans le cas de l'ère des révolutions qui aurait existé à la fin du XVIIIe siècle, ce que Godechot lui-même souligne d'ailleurs, en soulignant les causes de mai 1968: « *La contagion révolutionnaire, qui jouait en 1968 comme en 1789, 1830 ou 1848.* ». Une autre cause

109 Idem, p.849

110 Idem, p.865

profonde, qui se retrouvait également dans le cas de l'ère des révolutions et qui est liée à celle que nous venons d'étudier, est celle de la circulation des nouvelles théories de la révolution, notamment propagée par les révolutionnaires communistes ayant eux-même participé à de tels mouvements dans leur pays respectifs à l'instar de Fidel Castro ou Mao. Tout comme les idées des Lumières ont contribué à l'apparition de révolutions à la fin du XVIIIe siècle selon Godechot, ce dernier estime qu'il en va de même avec les écrits de ces nouveaux révolutionnaires, qui vont pourtant bien plus loin dans leurs écrits que les penseurs du XVIIIe siècle.

On retrouve également l'idée d'une démographie galopante qu'une société rigide peine à prendre en charge, bien qu'il ne s'agisse plus ici de la population dans son ensemble mais bien les étudiants, qui arrivent massivement dans les universités comme nous l'avons vu, ce qui conduit à des difficultés dans l'enseignement supérieur au sujet de la meilleure façon d'enseigner aux jeunes nouvellement arrivés ainsi surtout que de la façon dont il convient de les accueillir dans les meilleurs conditions. A ces conditions semblables, Godechot rajoute également des tensions existant entre les promesses de paix, de bonheur, de justice que l'ONU tente de représenter depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale et la réalité d'un monde où les idées promues par l'institution n'ont pas réussi à s'imposer¹¹¹.

Cette assimilation des événements de mai 1968 aux révolutions étant survenues en France depuis 1789 peuvent expliquer, du moins en partie, l'attitude de Godechot en tant que doyen à partir de la fin des années 60. Nous l'avons vu quand nous avons étudié son concept d'ère des révolutions mais Godechot tient en haute estime le courant révolutionnaire qui s'est déclenché à la fin du XVIIIe siècle en tant qu'étape dans sa théosophie devant amener à terme le triomphe des droits de l'homme et des valeurs issues de ces révolutions. Or, tels que nous venons de les étudier et tels que présentés par Godechot lui même dans son article, les événements de mai 1968 étaient, ou tout du moins auraient pu être les événements représentant une nouvelle étape dans sa

111 Idem pp.859-861

théosophie. Cela signifie concrètement que l'historien, en tant que doyen de la faculté des lettres, comprend ou tout du moins pense comprendre ce que désirent ses élèves et explique pourquoi il se montra parfois si conciliant et prompt au dialogue avec les étudiants au cours des événements de mai 1968, au point d'être surnommé « le doyen rouge » pour cela, bien que cela soit excessif par rapport à ce que nous avons pu voir. Bien entendu, l'article étant de sa main, on peut se demander à quel point l'historien est sincère lorsqu'il écrit tout cela, d'autant que le portrait de lui qui y est tracé est plutôt flatteur, mais il reste indéniable que le fait qu'il autorisa plusieurs réunions non prévues ainsi que des occupations de bâtiments prouve bien son attitude conciliatrice ainsi que sa volonté non pas forcément d'encourager mais d'en tout cas ne pas décourager les mouvements étudiants.

C/ « Une parodie de Révolution » : causes de l'échec et conséquences des événements de mai 1968 selon Jacques Godechot.

L'échec de 1968 en tant que révolution est parfaitement résumé dans cet article par la rencontre entre Godechot et un historien soviétique venu en France, dont il ne donne d'ailleurs pas le nom, qui déclara à Godechot que les événements de mai n'étaient rien de plus qu'une « parodie de révolution ». Ce qui causa la perte du mouvement pour Godechot fut la pensée à court terme des étudiants, qui ne pensaient qu'en terme d'examens de fin d'année (selon lui en tout cas) et qui ne surent pas s'organiser plus généralement que cela au point de lancer un véritable courant révolutionnaire bouleversant la société¹¹².

Il n'estime pas cependant que la révolution fut totalement perdue car si elle ne fut pas une révolution politique, elle n'en resta pas moins selon lui une révolution sociale dans le sens où les événements de 1968 amenèrent une véritable transformation sociale dans le domaine des mœurs, qui se concrétisa surtout sous la présidence de Valéry Giscard D'Estaing avec notamment le passage de la majorité à 18 ans et la légalisation

112 Idem, pp.864-865

de l'avortement¹¹³. L'université de Toulouse et particulièrement celle de lettres eurent des retombées positives également plus directes en parvenant à obtenir plus de nouveaux locaux, ce pour quoi militait entre autre Godechot pour faire face à la massification scolaire que nous avons pu voir. Loin d'être une révolution perdue donc, elle représenta bien une étape importante dans la théosophie de Godechot en tant que mouvement initiateur devant mener à terme au triomphe des Droits de l'Homme que souhaite Godechot.¹¹⁴

113 Idem, p.872

114 Idem, pp.865-867

III^E PARTIE : JACQUES GODECHOT

FACE À LA NOUVELLE HISTOIRE

(1970-1989)

I/ Etat des lieux de l'Histoire et de son enseignement au début des années 70

Avant de revenir à la pensée de Godechot et à son évolution au cours des années 70, il est indispensable de comprendre le contexte dans lequel Godechot écrivit ses nouvelles œuvres au cours de ces années. L'émergence du structuralisme en histoire portée notamment par la seconde génération de l'Ecole des Annales, les apports de l'ethnologie et surtout de Claude Lévy-Strauss d'autre part ainsi que le fait que l'Histoire soit alors moins bien considérée que des sciences plus dures sont autant d'éléments de contexte qui nous permettront de mieux comprendre le dernier ouvrage majeur de Jacques Godechot sur la Révolution, *Un jury pour la Révolution*, sorti en 1970, que nous étudierons par la suite.

A/ Structuralisme et la fin de l'histoire comme science à part dans le domaine des sciences sociales.

L'émergence du structuralisme dans l'histoire au cours des années 60 et 70, notamment portée par la seconde génération de l'Ecole des Annales, c'est à dire les historiens reprenant le travail de l'Ecole des Annales après la Seconde Guerre Mondiale, n'est pas un courant de pensée nouveau dans le domaine des sciences sociales mais l'est en revanche dans le domaine de l'histoire. Pourtant, certains historiens, à l'instar de Nathan Wachtel dans son ouvrage *La vision des vaincus*, paru en 1970, estimaient qu'en réalité, les chercheurs en sciences historiques pratiquaient, un peu comme M.Jourdain dans *Le Bourgeois Gentilhomme*, qui faisaient des rimes sans le savoir, le structuralisme sans s'en rendre compte. Ce n'est cependant vraiment que vers la fin des années 60 et du début des années 70 que des historiens utilisant le structuralisme commencèrent à se revendiquer de ce courant.

Qu'est ce que le structuralisme, et quel est donc son rapport avec Jacques Godechot ? Comme nous l'avons dit, bien qu'il fut relativement populaire dans les autres sciences sociales, notamment l'ethnologie et la sociologie, le structuralisme ne fut pas

revendiqué par l'Histoire avant les années 70. Son principal défenseur jusque dans les années 60 fut Claude Lévy-Strauss, qui s'opposa d'ailleurs fermement à l'Histoire pour accorder le primat à l'ethnologie. Selon lui, contrairement à ce que peut affirmer l'Histoire, et cela nous concerne directement dans le cas de Godechot, il n'y pas un progrès permanent de l'histoire devant amener à un ultime âge d'or dans un futur plus ou moins proche, ce que défendait l'historien comme nous l'avons vu dans sa théosophie inspirée par la pensée saint-simonienne. Non pas qu'il n'y ait pas de progrès possible mais en réalité, ce progrès n'est pas immédiat et se fait par à-coup, que l'on ne saurait prévoir car résultant principalement du hasard¹¹⁵. Dès lors, il oppose l'ethnologie à l'Histoire en établissant une distinction entre l'étude des Structures et l'étude descriptive et chronologique qui serait l'apanage des sciences historiques. Il critique particulièrement la tendance de l'histoire à commémorer l'événement, alors qu'il n'y aurait donc pas d'événements en soi car étant d'ailleurs relatif en fonction des groupes considéré. Il encense au contraire l'analyse de ce qui serait permanent, de ce qui ne changerait pas, ou à peine au fil des siècles, ce qu'il appelle la Structure. Il s'agit d'une organisation du réel dont les acteurs de l'histoire n'ont en fait pas conscience bien qu'elles régulent et dirigent chacune de leur actions. Les structures existent la plupart du temps exactement de la même façon dans différentes sociétés, qu'elle soient séparées les unes et les autres temporellement ou géographiquement, amenant par là-même un certain relativisme puisque cela implique qu'en réalité, les sociétés humaines sont toutes plus ou moins proches les unes des autres puisque partageant les mêmes structures. La permanence de ces structures, régulant chaque aspect du social, explique pourquoi le changement historique et dès lors le progrès n'existent pas ou peu dans l'histoire

115 Ce point est en revanche beaucoup moins en contradiction avec la pensée de Godechot telle que nous l'avons vue car dans une logique saint-simonienne, l'historien affirme également que le progrès fonctionne par étape. Lévy-Strauss et lui ne diffèrent plutôt en réalité que sur la finalité du progrès, n'existant pas dans la logique de Lévy-Strauss alors que nous avons vu que pour Godechot, ces étapes doivent amener à terme à un triomphe général des Droits de l'Homme et des valeurs libérales de la Révolution.

puisque ces structures sont quasiment inamovibles et ne peuvent dès lors n'évoluer que petit à petit et par hasard, sans que les individus puissent faire beaucoup pour changer la situation¹¹⁶.

Ces structures étant cachées, il convient donc pour les chercheurs sciences sociales de tenter de les comprendre, de les expliquer, tout en comprenant bien qu'ils ne parviendront qu'à une compréhension partielle des structures s'ils ne prennent pas en compte tous les phénomènes sociaux existant au sein des sociétés considérées. Lévy-Strauss estime ainsi que cette étude des structures invisibles au moyen de ces expressions concrètes dans le réel peut par exemple se comprendre grâce à la façon dont les espaces géographiques occupés par les hommes et toutes les constructions qui en découlent sont autant d'éléments découlant de la composition des sols où ces différents éléments sont installés. Les sols et les concentrations en ressources et en matières premières représentant dès lors les structures immanentes au réel que Lévy-Strauss entendait révéler¹¹⁷.

Comme nous l'avons dit, ce courant de pensée dit structuraliste imprégna durablement les autres sciences sociales, en particulier la sociologie et l'ethnologie, mais n'atteignit l'Histoire que lorsque l'Ecole des Annales des années 70 entreprit de défendre la Nouvelle Histoire, qui est en fait une adaptation voire une reprise du structuralisme en matière de recherches se rapportant aux sciences historiques. Des historiens comme Fernand Braudel, Jacques Le Goff, Ernest Labrousse ou encore Emmanuel Le Roy Ladurie, bien que chacun d'entre eux développa un champ d'analyse différent, allant de la période médiévale à la période contemporaine, s'attachèrent à développer le structuralisme dans le domaine de l'histoire en adaptant des concepts auparavant développés dans les autres sciences sociales, retirant au passage la spécificité pouvant exister dans le cas des sciences historiques¹¹⁸.

116 Bourdieu Guy et Martin Hervé, *Les Ecoles Historiques...*, op.cité, pp.239-246

117 Idem, pp.247-248

118 Idem, 251-252

La Nouvelle Histoire qui se développa alors n'était somme toute que la prolongation de ce qui avait déjà été fait auparavant par l'Ecole des Annales comme elle avait été définie par Marc Bloch et Lucien Febvre, tout en l'enrichissant de ce qui avait alors été défini par le structuralisme.

L'autre facette de la Nouvelle Histoire apparaissant dans les années 70 est une insistance sur la nécessité d'analyser le temps long, c'est à dire l'examen ce qui ne change pas dans les sociétés étudiées au fil des siècle plutôt que se concentrer sur les changements. On assiste ainsi à un renversement de perspective important en ce qui concerne les finalités que les historiens entendent donner à leur travaux : en effet, l'objectif des travaux historiques écrits notamment dans une perspective marxiste était de parvenir à montrer les changements importants ayant déjà eu lieu et de laisser présager un futur encore meilleur. Dans le cas de Godechot, sa théosophie avait pour but de laisser présager à terme un aboutissement final symbolisé par un triomphe des droits de l'Homme et des valeurs libérales issues de la Révolution. Désormais, dans cette nouvelle perspective adoptée par les partisans de la Nouvelle Histoire, le but est principalement d'expliquer le présent en laissant peu de place à un hypothétique avenir meilleur, ce qui correspond bien à l'absence de réel progrès telle que définie par Lévy-Strauss dans ses ouvrages. En montrant les permanences sociétales et ses faibles évolutions, on explique ainsi pourquoi la société est telle qu'elle est au moment où les historiens de ce courant écrivent. Ils s'intéressent à toujours plus d'éléments constitutifs du social, tout devenant Histoire en quelque sorte, mais c'est désormais les permanences qui prennent le pas sur les changements et dès lors, on assiste à l'émergence d'une histoire statique plutôt qu'à une histoire en mouvement, ce qui est clairement en opposition avec ce que défendait Godechot. Cela signifie également qu'il n'y a pas ou peu de place dans cette nouvelle façon de penser l'histoire pour l'événement dans le sens où il n'y a pas de changements suffisamment importants pour estimer que des événements historiques existent. Toutes ces nouvelles conceptions représentent l'avènement de l'histoire sérielle, c'est à dire une histoire qui entend épuiser le sujet

qu'il explore, en particulier dans le domaine de l'histoire des mentalités, et d'ainsi parvenir à une compréhension totale des structures de la société et des permanences¹¹⁹.

Godechot, dans l'ouvrage que nous allons étudier par la suite, s'opposa clairement à cette conception nouvelle de l'histoire qui entend homogénéiser les diverses sciences sociales et tenta de préserver la méthode historique que lui même avait suivie dans les précédents ouvrages qu'il a pu rédiger sur les révolutions.

B/ La Révolution Française de Denis Richet et François Furet de 1965 : la Révolution comme « dérapage »

François Furet et Denis Richet ont tous les deux subi l'influence des nouveaux penseurs de l'Ecole des Annales. Le premier a été l'élève de Labrousse sous la direction de qui il commença à rédiger une thèse et Richet a suivi les cours de Braudel¹²⁰. Ces deux historiens n'ont alors pas encore publié leurs travaux les plus connus au sujet de la Révolution Française, en particulier dans le cas de Furet, qui fut engagé dans un grand nombre de controverses l'opposant à Albert Soboul au cours des années 70. Cependant, en 1965, les deux historiens publièrent un ouvrage illustré de vulgarisation scientifique traitant de la Révolution Française destiné à un public aisé, le livre coûtant une somme assez importante pour l'époque. Il convient avant de s'intéresser au contenu de l'œuvre en lui-même de noter que ni François Furet, ni Denis Richet n'étaient alors spécialistes de la Révolution Française lorsqu'ils entreprirent de rédiger cet ouvrage. Non pas qu'ils n'étaient pas déjà historiens et n'étaient pas déjà connus alors mais ils n'avaient jamais écrit sur la Révolution. En revanche, ils avaient un certain présupposé hérité justement de leur lien avec la Nouvelle Histoire et ses représentants et entendaient déjà retirer son

119 Ibid, pp.183-190

120 Godechot Jacques, *Un jury...*, op.cité, p.366

et Julien Louvrier, « Penser la controverse : la réception du livre de François Furet et Denis Richet, La Révolution française », *Annales historiques de la Révolution française* n° 351, janvier-mars 2008, p.158

caractère d'événement exceptionnel à la Révolution Française comme nous allons le voir.

L'ouvrage de Richet et Furet ne devait pas à priori prêter à quelque controverse étant donné qu'il s'agissait d'un ouvrage de vulgarisation et qu'il entendait présenter au plus grand nombre la Révolution Française.¹²¹ Or, comme le souligne Godechot dans *Un Jury pour la Révolution* ainsi que d'autres historiens, marxisants ou non, les textes accompagnant les illustrations contenues dans l'ouvrage révèlent beaucoup plus sur la pensée de ses deux auteurs et sur les changements de paradigme qu'ils entendent apporter à l'histoire de la Révolution Française, s'opposant notamment ouvertement à la conception radicale de la Révolution Française que nous avons pu étudier lorsque nous avons parlé de la pensée d'Albert Mathiez et de George Lefebvre. La conception radicale de l'histoire de la Révolution française considérait que la Révolution devait être considérée comme un bloc dans le sens où tous les événements révolutionnaires de 1789 à 1799 sont considérés comme autant d'étapes nécessaires à l'aboutissement du processus révolutionnaire, qu'il s'agisse de la période dite de la Terreur, nécessaire pour contrer les risques intérieurs et extérieurs menaçant la révolution ou de la période du Directoire, considérée comme un prolongement et une normalisation du mouvement révolutionnaire. De plus, comme nous l'avons vu avec Godechot qui défendit cette idée dans ses ouvrages majeurs consacrés à la Révolution, l'idée est que la Révolution française avait débuté comme une révolte bourgeoise menée aux États-Généraux et que sa dimension sociale fut en réalité amenée par la suite par les révoltes des paysans qui étaient responsables des changements qui furent votés en août 1789 avec notamment l'abolition des privilèges et la proclamation des Droits de l'Homme et du Citoyen comme nous avons pu le voir lorsque nous avons analysé les ouvrages de Godechot sur l'ère des révolutions.

121 Godechot Jacques, *Un jury...*, op. cité, pp.366-367

et Julien Louvrier, « Penser la controverse... », art.cité, p.157

A l'inverse, l'ouvrage de Richet et Furet estime que la Révolution n'est pas un bloc mais qu'au contraire, il y a une rupture à partir du moment où le mouvement est « récupéré » par les classes populaires de la société. Ils estiment en effet que la Révolution Française a en effet commencé comme l'avaient estimé jusque là la plupart des historiens et qu'il y a donc bien eu aux origines du mouvement révolutionnaires en France une révolution par le haut, menée par la bourgeoisie pour obtenir plus de libertés et plus de droits. En revanche, là où les deux historiens divergent de leurs prédécesseurs, c'est bien sur le moment où c'est la foule qui prend la suite des bourgeois, pour reprendre la terminologie développée par George Lefebvre, qui marque en réalité le moment où la Révolution perd son but premier et « dérape », pour reprendre le terme utilisé par Richet et Furet. Ils estiment en effet que la révolution et les transformations sociétales auraient en réalité été parfaitement possibles avec une Révolution par le haut, c'est à dire menée par les bourgeois alors qu'au contraire le mouvement mené par les classes populaires trahit l'ambition d'origine de la Révolution et conduisit à tous les excès qui suivirent, notamment la Terreur, ce qui traduit concrètement une certaine méfiance à l'égard de la foule, de la masse, bien plus héritée de Gustave Le Bon que de la vision qu'avait des mouvements paysans George Lefebvre¹²². Le Bon écrivait ainsi dans son ouvrage *Psychologie des Foules* de 1895 que les puissants n'avaient plus aucun contrôle sur le peuple du fait que « *des mains imprévoyantes ont successivement renversé toutes les barrières qui pouvaient les contenir* »¹²³.

La Révolution n'est donc plus un bloc avec ces historiens et n'est plus d'ailleurs un événement qui fut maîtrisé de bout en bout mais plutôt un dérapage incontrôlé survenant par accident.

Cet ouvrage provoqua donc une importante controverse car les deux auteurs sont en opposition radicale avec ce qui était alors défendu traditionnellement par les historiens

122 Julien Louvrier, « Penser la controverse... », art.cité, pp.158-159

123 Le Bon Gustave, *Psychologie des Foules*, cité in Clément Jean-Louis, *Les assises intellectuelles de la République, Philosophies de l'État 1880-1914*, Ed. La Boutique de l'Histoire, 2006, p.66

s'intéressant à la période révolutionnaire. Pourtant, Richet et plus particulièrement Furet, qu'Alice Gérard dans un ouvrage qu'elle consacra à l'historiographie de la Révolution française qualifia d'historiens révisionnistes, furent ceux qui provoquèrent un important changement de paradigme dans le domaine de l'interprétation historique de la Révolution au point de finir par imposer leur point de vue au cours des années 70 et surtout des années 80¹²⁴. Dans les années 70, les historiens partisans de l'histoire marxiste ou tout du moins ceux qui s'approchaient de la lecture matérialiste de la révolution, à l'instar de Godechot, entrèrent dans d'importantes querelles portant autour de la controverse scientifique que l'ouvrage de Richet et Furet avait pu soulever. On oppose ainsi traditionnellement Furet à Soboul et c'est le premier qui sembla triompher par la suite alors que ses thèses furent de plus en plus acceptées. Il les précisa dans des ouvrages plus scientifiques, à l'instar de son essai intitulé *Penser la Révolution Française*, paru en 1978, dans lequel François Furet précisa sa pensée en faisant notamment référence à des auteurs classiques ayant écrit sur la Révolution Française pour justifier son propos. Il est d'ailleurs intéressant de noter que les auteurs auxquels fait référence l'historien sont les mêmes qu'utilisa Godechot dans son ouvrage rédigé au début des années 70, à l'instar d'Alexis de Tocqueville, bien que les deux ne parviennent pas aux mêmes conclusions et ne tirent pas les mêmes choses de ces auteurs

125.

C/ Le problème de la place de l'Histoire dans l'enseignement : la fin d'une place privilégiée au profit des sciences « utiles » à la société

Bien que cet aspect ne soit pas le plus primordial pour comprendre l'ouvrage de Godechot, il convient également de noter que l'Histoire, en plus d'avoir considérablement changé en se confondant avec les autres sciences sociales comme nous l'avons vu avec l'émergence du structuralisme, n'a plus la place primordiale qu'elle avait dans l'enseignement jusqu'alors, pour deux raisons : d'abord, les années 60

124 Idem, pp.170-175

125 Furet François, *Penser la Révolution Française*, ed. Gallimard, 2^e édition, 1983, 289 p

et plus particulièrement mai 1968 ainsi que les évolutions en matière de politiques d'enseignement ont conduit à privilégier les sciences dures aux sciences sociales, jugées plus utiles pour la société dans une logique industrialiste, afin de préparer les étudiants à mieux s'adapter aux conditions de travail qui seront les leurs. D'autre part, comme nous l'avons vu, l'Histoire n'était alors plus considérée comme une science sociale comme les autres du fait de son acceptation de plus en plus importante des concepts hérités de ces autres sciences. Tout cela concourt à faire de l'Histoire une science qui n'a plus l'importance qu'elle eût par le passé et dès lors demandant à être revalorisée, ce que tenta de faire Godechot avec son ouvrage¹²⁶.

II/ Jacques Godechot dans les années 70 : Un Jury pour la Révolution

A/ Une œuvre personnelle faisant des auteurs analysés autant d'étapes vers l'état de l'historiographie aujourd'hui

Cette œuvre peut vraiment être vue comme la réponse que Godechot tenta d'apporter aux différentes évolutions dont nous venons de faire l'exposé et l'analyse, en plus d'être l'une de ses œuvres les plus personnelles comme le souligna à juste titre Jean-Claude Petitfrère dans un article faisant l'éloge posthume de Godechot. Il tente en effet dans ce livre de parler à la fois de ceux qui ont eu une influence sur sa carrière mais aussi dans sa vie personnelle, ce qui conduit à s'interroger sur la neutralité axiologique de cet ouvrage.

Quoi qu'il en soit, il nous convient donc de nous intéresser au contenu d'*Un jury pour la révolution* paru en 1970, alors donc que la Nouvelle Histoire connaissait un véritable essor et que la controverse autour de l'ouvrage de Richet et Furet était encore très vive. Le but, tel qu'il nous est présenté par Godechot dans l'introduction de cet ouvrage, est de faire une historiographie de la Révolution Française pour établir une sorte de liste des auteurs indispensables pour tout historien cherchant à s'intéresser à cette période de

¹²⁶Albertini Pierre, *L'Ecole en France, du XIXe siècle à nos jours, de la maternelle à l'université*, Ed. Hachette Supérieure, 2^e édition, 2006

l'histoire contemporaine. Godechot part du principe que tout historien écrit en réalité avec une certaine opinion, un certain point de vue sur la période et que c'est d'autant plus vrai pour la Révolution, dont les bouleversement furent si importants et si nombreux qu'elle inspira beaucoup mais aussi ligua beaucoup d'historiens contre elles. Godechot estime ainsi que pour bien travailler sur la Révolution, il convient de comprendre non seulement les travaux des historiens qui ont précédés ceux qui tentent de travailler dessus mais aussi de comprendre l'origine sociale et les présupposés mentaux de ces historiens car sinon, les chercheurs actuels risquent de ne pas comprendre ou tout du moins de passer à côté de nombreux éléments pourtant indispensables à la compréhension du phénomène révolutionnaire selon lui¹²⁷.

En réalité, il existerait selon Godechot, de même qu'il y eut une chaîne unissant les révolutions du XVIIIe siècle dans sa pensée, et une autre unissant les penseurs et les mouvements contre-révolutionnaires agissant à la même période, il y aurait une chaîne des historiens de la Révolution qui part des penseurs du XVIIIe siècle aux penseurs contemporains de Godechot, comme nous le verrons plus précisément pour ces derniers dans la suite de ce mémoire. Godechot expliqua cela ainsi dans l'introduction de son ouvrage : « *En fait, il existe une véritable chaîne qui lie les uns et les autres tous les historiens de la Révolution, et le meilleur moyen de parvenir à une plus grande impartialité n'est pas de les ignorer mais au contraire de bien les connaître, de savoir pourquoi, comment, et dans quelles conditions ils ont écrit, qu'elles ont été leurs idées et leur buts. En fait, l'étude critique des historiens, c'est-à-dire l'historiographie n'est seulement une science « auxiliaire de l'histoire, elle en est partie intégrante et même préalable. [...] Pour comprendre la Révolution, il paraît nécessaire donc, d'analyser la pensée, et même la vie, de tous les historiens, qui ont écrit sur elle.* »¹²⁸.

Godechot va donc s'employer au cours de cet ouvrage à présenter 14 auteurs successivement et en nous les présentant par générations, au nombre de quatre : la

127 Godechot Jacques, *Un jury...*, op.cité, pp.9-11

128 Idem p.11

première composée de ceux qui ont connu ou en tout cas avaient des parents ou connaissaient des personnes qui avaient vécu la Révolution Française et se sont dès lors passionnés pour cet événement qui venait de survenir peu de temps avant ou au moment même de leur naissance, génération composée d'Alphonse de Lamartine, de Louis Blanc, d'Adolphe Thiers, de Jules Michelet, d'Alexis de Tocqueville, d'Edgar Quinet, de Thomas Carlyle et François-Auguste Mignet, la seconde de ceux qui sont nés au moment de la Restauration, soit entre 1815 et 1830, qui concerne le français Hippolyte Taine et l'allemand Heinrich Von Sybel. Une troisième de ceux qui publièrent leurs études à la fin du XIXe et au début du XXe siècle, à savoir Jean Jaurès ainsi que Alphonse Aulard et enfin celle qui comprend les deux mentors de Jacques Godechot lui-même que nous avons déjà étudié dans la première partie de ce travail, Albert Mathiez et George Lefebvre¹²⁹.

Avant même de s'intéresser à la pensée de chacun de ces historiens ou tout du moins la raison pour laquelle Godechot les regroupe tous ainsi au sein de son ouvrage, il convient d'abord de s'intéresser aux historiens ainsi choisis par Godechot et surtout de remarquer que les générations ainsi composées par lui ne semblent pas forcément logiques de par la disparité existant en son sein. Les historiens ainsi regroupés n'ont en effet pas nécessairement à première vue beaucoup de similitudes et le choix, en particulier au sein même des générations telles que présentées par Godechot, peut sembler étonnant. Si le fait de rapprocher Albert Mathiez et George Lefebvre reste somme toute logique puisque comme nous l'avons vu, ces deux historiens appartenaient effectivement à la même école de pensée, se connaissaient et travaillaient ensemble, s'il est vrai que la plupart des historiens de la première génération étaient amis ou tout du moins se sont déjà croisés et s'ils sont bien tous nés à peu près au même moment, il paraît par exemple étrange à première vue de rapprocher ainsi Taine et Von Sybel alors que les deux, bien que foncièrement contre-révolutionnaires, l'étaient pour des raisons différentes et dans des contextes très différents. De même par exemple dans le cas de l'anglais Carlyle, qui n'était pas totalement contre la révolution mais qui était victime de bien plus de

129 Idem, pp.11-14

présupposés à l'encontre de celle-ci que les autres membre de sa génération. Godechot justifie son choix au cours de son ouvrage mais il est vrai que cela peut choquer de prime abord.

Plus que cela, et Godechot lui-même en fait la remarque, le choix de ces 14 auteurs et uniquement d'eux peut également sembler partial, et ce à juste titre comme nous le verrons en analysant ce qui le pousse à choisir ces quatorze auteurs plutôt que d'autres. Il justifie cela en prétextant du succès de chacun des auteurs étudiés jugé par rapport au nombre d'éditions de leurs ouvrages publiés ainsi que du nombre de livres vendus par chacun, bien que là aussi les résultats soient disparates et certains des auteurs utilisés n'eurent pas un succès aussi important que d'autres membres de leur génération¹³⁰.

B/ Autant de générations comme autant d'étapes dans une théosophie de l'historiographie : pourquoi ces quatorze auteurs et aucun autres ?

Le choix de ces quatorze auteur est donc partial, ce que Godechot reconnaît volontiers dans l'introduction de son ouvrage. Cependant, plus qu'une question de succès ou non, c'est plutôt une question de proximité de ses idées avec les auteurs analysés qui l'amène à composer son « jury » de cette façon. Avant de nous intéresser plus directement aux divergences et aux convergences existant entre les auteurs, constatons donc que le choix de répartir les historiens en générations n'est guère innocent et rejoint en fait sa conception de l'histoire progressant par paliers, chacun de ces paliers représentant une révélation, détournement saint-simonien du sens religieux du terme qui fait de chacune de ces étapes autant de découvertes, parfois sur un court laps de temps, devant amener à terme à un triomphe de la vérité, soit une compréhension totale du Monde, qui ne recèlera alors plus aucun mystères. Si, quand nous l'avions vu dans le cas des l'ère des révolutions telle que décrite par Godechot, cela signifiait concrètement un progrès vers un triomphe des valeurs des Lumières, il s'agit ici de l'élaboration d'une théosophie menant des premiers historiens de la Révolution française aux historiens contemporains,

130 Idem, pp.12-13

chaque génération étant alors une étape devant amener à une compréhension totale et parfaite de ce que fut la Révolution et dès lors à comprendre comment marche et advient une révolution, tout étant alors révélé, pour reprendre la terminologie religieuse employée par les saint-simoniens.

La première génération est ainsi celle qui la première, a ouvert la voie à une volonté de comprendre la Révolution, de mieux appréhender cet événement, que d'ailleurs Godechot ne qualifie pas d'événement mais plutôt de « *grand phénomène* », ce qui mérite que l'on s'y attarde quelques instants avant de continuer notre analyse car ces deux termes d'événement et de phénomène, bien que proches sémantiquement, ne désignent pas tout à fait la même chose. Un phénomène est, selon Kant, tout fait observable qui apparaît comme digne d'intérêt pour ses observateurs en fonction de leur façon de comprendre le réel. Autrement dit, l'importance ou non d'un phénomène dépend de la façon dont va le percevoir son observateur¹³¹. A l'inverse, un événement est un fait particulier qui est particulièrement notable et important pour ses observateurs ou qui devient digne d'intérêt rétrospectivement, après analyse, après réflexion et analyse de ses conséquences donc. Autrement dit, à la différence du phénomène, l'événement est forcément notable et digne d'intérêt par essence ou parce que les historiens ont fait un travail rétrospectif pour le rendre digne d'intérêt¹³². Le choix de ce terme n'est donc clairement pas innocent et permet d'une part à Godechot d'éviter d'utiliser le terme d'événement qui était alors à proscrire dans les sciences historiques comme nous l'avons vu tout en insistant sur le fait que la Révolution est analysée par les auteurs qu'il range dans la première génération comme étant digne de leur intérêt, ce qui est en fait une manière détournée de signaler la singularité qu'est la Révolution française pour Godechot tout en laissant ce jugement au contemporain, ce qui en un sens rend plus crédible encore cette conception¹³³.

131 Foulquié Paul, *Dictionnaire de la langue philosophique*, PUF, 1962, p.536

132 Idem, p.250

133 Idem, pp.44

Pour en revenir donc à ce que nous étions en train de voir, la première génération représente donc celle qui, la première, s'intéressa, dans une volonté de réflexions et d'éclairage de leur contemporain, à la Révolution en tant qu'objet digne d'analyse, bien que Godechot juge leur méthode ainsi que leurs critères d'analyse encore balbutiants et encore incapables de rendre compte pleinement de ce que fut vraiment 1789 et les années qui suivirent. Il est en effet intéressant de constater que plus que de chercher simplement à présenter la pensées des différents auteurs composant cette génération. Godechot va en fait juger les membres de son jury à l'aune de ce qui manquerait ou non dans leur analyse, impliquant par là-même que ces éléments manquants sont pourtant indispensables pour comprendre la Révolution, ce qui est plus ou moins discutable en fonction des cas. Il leur reproche ainsi d'uniquement considérer la Révolution comme étant un bouleversement par le haut, c'est à dire mené par des « grands hommes » comme nous avons pu le voir lorsque nous parlions de la thèse de François Furet et de mépriser l'action du peuple, de la foule, qui est certes plutôt mal considérée chez la plupart des auteurs choisis par Godechot. Il reproche également à certains, et cela ne doit pas nous étonner, de ne considérer la Révolution Française en ne s'intéressant qu'à ce qui se passa en France entre 1789 et 1795, alors même que lui estime bien sûr qu'on ne saurait comprendre cet événement sans en référer à ce qui a pu se passer d'abord en Amérique puis dans d'autres pays européens. Il applique en cela ses propres schémas d'interprétation à des auteurs qui n'étaient pas obligés somme toute de concevoir la révolution comme lui¹³⁴. On notera enfin que certains membres de cette génération n'ont pas été choisis au hasard mais au contraire parce qu'ils étaient également saint-simoniens. C'est le cas ici de Louis Blanc et de Thomas Carlyle qui étaient, par leur lecture ou la connaissance directe du comte de Saint-Simon, des adeptes de sa doctrine, ce qui explique aussi en partie le choix opéré par Godechot. Il est intéressant ainsi de constater que pour Carlyle, la révolution fut provoquée par ce que l'historien appelle un « *élan mystique* », qui ressemble en réalité fortement aux révélations et au progrès tel

134 Idem, pp.122-139

que le concevaient les saint-simoniens, cet élan s'arrêtant à Thermidor, soit un peu plus tôt néanmoins que chez Godechot¹³⁵.

Les reproches qui sont ici adressés aux différents historiens de cette première génération nous permettent ainsi de comprendre en filigrane les caractéristiques de l'histoire de la Révolution Française telle que conçues par l'auteur, qui sont en réalité plutôt en opposition avec les nouvelles évolutions de l'histoire, en particulier avec le récent ouvrage de Furet et Richet, avec lequel Godechot est familier comme la conclusion nous le révèle. L'historien de la révolution française doit considérer la Révolution Française comme appartenant à un mouvement plus général, ce qui ne nous étonnera pas par rapport à ce que nous avons pu voir au sujet de ses travaux. Il ajoute et défend également, une nouvelle fois, et c'est une forme de réponse directe aux récents travaux de Furet, que l'on ne saurait considérer la révolution uniquement comme un phénomène politique sans prendre en compte la dimension sociale, qui vient compléter et finaliser en quelque sorte le mouvement amorcé en 1789. Autrement dit, l'action du peuple est tout aussi importante que celle des grands hommes pour expliquer une révolution vue comme un bloc, Godechot critiquant ainsi ceux les considérant avec dédain et par extension François Furet. Ces idées ne sont somme toute guère neuves puisque nous avons déjà eu l'occasion d'en parler lorsque nous parlions de ses ouvrages majeurs des années 60 mais ces conceptions prennent un tout nouveau sens dans le nouveau contexte que nous avons pu détailler au début de cette partie. Cette analyse n'est plus aussi acceptée qu'elle ne le fut dans les années 60 et dès lors, représente une prise de position de l'historien en faveur d'une Révolution comme étape dans un mouvement de démocratisation plus générale contre celle de François Furet qui dévalorisent la fonction fondatrice de la Révolution.

La première génération que nous venons d'analyser est donc suivie par celle des auteurs nés sous la Restauration, qui ont donc une vision à nouveau critique de la Révolution, bien que cela soit pour des raisons différentes pour l'un et l'autre. Taine la critique ainsi

135 Idem, p.105

car les évolution politique de la France depuis la Révolution lui sont abjectes alors que Von Sybel la critique du fait d'un certain mépris né d'un nationalisme exacerbé et renforcée par le souvenir de l'occupation napoléonienne des territoires allemands. Les deux auteurs adoptèrent donc un point de vue extrêmement critique envers la Révolution et ses conséquences internationales¹³⁶. Ils comprennent en tout cas les causes économiques de la Révolution et estiment, en tant que partisans de l'État fort, que c'était la déliquescence de l'Ancien Régime qui permit le début de la Révolution. En revanche, tout ce qui se déroula à partir de 1789 est fermement condamné par les historiens, aucun des révolutionnaires ne trouvant grâce à leurs yeux, critiquant fortement aussi bien la foule inconsciente et versatile, considérée plus dans le sens de masse donnée par Gustave Le Bon, que les actions militaires menées par les révolutionnaires hors de la France, en particulier dans le cas de Heinrich Von Sybel pensant à ce qui avait pu arriver à son pays par le passé en tant que prussien¹³⁷.

Tout cela étant dit, on peut se demander pourquoi Godechot a choisi ces deux auteurs, alors même que nous avons vu qu'il avait choisi d'abord et avant tout des penseurs ayant des vues proches des siennes. En réalité, dans le cas de Von Sybel et Taine, c'est à la fois la méthode employée qu'un aspect des travaux des deux auteurs qui conduisit Godechot à les intégrer dans son ouvrage. D'abord, Taine et Von Sybel tentèrent de faire un travail plus scientifique que ce qui avait pu être entrepris jusque là en tentant de regrouper le maximum de documentation pour leur ouvrage, bien que de fait ce travail d'archive fut fait avec un parti pris qui les conduisit à ne choisir que ce qui allait dans le sens de ce qu'ils envisageaient d'écrire, à savoir une histoire critique de la Révolution Française¹³⁸. Ensuite, bien que le parti pris soit à nouveau évident dans ce qu'ils écrivirent, ils défendirent tous deux l'existence d'une ère des révolutions, tout du moins selon ce que nous dit Godechot, en s'intéressant à ce qui se passa de similaire à la Révolution française dans d'autres pays européens. Il leur reproche néanmoins

136 Idem, pp.169-189

137 Idem, 209-224

138 Idem,pp.197-202

l'absence de la révolution américaine dans leurs recherches, les deux auteurs n'ayant pas perçu le lien pouvant exister entre ces révolutions¹³⁹. Ce travail plus scientifique ainsi donc que le fait d'évoquer l'existence d'une forme d'ère des révolutionnaires, bien que celle-ci soit uniquement européenne chez Taine et Von Sybel, amène Godechot à les considérer donc comme une nouvelle étape, un progrès dans l'historiographie de la révolution.

La troisième génération, celle de Jaurès et de Aulard, vont apporter pour leur part deux innovations importantes : d'abord, une nouvelle rigueur scientifique qui manquait alors ou tout du moins une volonté de rendre plus scientifique la recherche historique, que l'on doit à Alphonse Aulard. Ce dernier avait en effet une vision positiviste de l'Histoire, c'est à dire qu'il considérait que le but de la matière était de déterminer la vérité d'un événement, c'est à dire, par des recherches sérieuses et minutieuses, de déterminer si un événement est vrai ou faux, estimant que l'établissement d'une telle vérité était possible, et que l'on ne parviendrait à une compréhension de l'histoire en tant que vérité générale que si et seulement si on parvenait à regrouper tous les événements « vrais » d'une période donnée, ce qui n'est pas si différent que cela de ce que nous avons pu voir au sujet de la pensée saint-simonienne¹⁴⁰. Alphonse Aulard eut donc recours à une importante documentation scientifique pour rédiger son histoire politique de la Révolution, ce qui marque à nouveau une certaine évolution par rapport à ce que nous avons pu voir avec les précédentes générations. Jaurès lui a amené plutôt une évolution en établissant les bases de ce qui devint la conception radicale de la Révolution, à savoir une prépondérance accordée aux dimensions sociales et économiques de la Révolution couplée à la conception de la Révolution comme un bloc dont on ne peut retirer aucun événement car étant tous indispensables à la compréhension et à l'aboutissement de la Révolution¹⁴¹.

139 Idem, pp.202-208

140 Idem, p.238

141 Idem, pp.254-282

La finalité de tout cela fut véritablement la quatrième génération qui est donc composée d'Albert Mathiez et de George Lefebvre, qui systématisèrent et rendirent plus scientifique la recherche historique comme nous l'avions déjà vu dans la première partie de ce mémoire¹⁴².

Néanmoins, l'arrivée de cette quatrième génération ne représente pas la fin du mouvement que Godechot cherche ici à décrire puisqu'en réalité, tout le livre a pour but de justifier et de créer un lien entre ces premiers penseurs et la situation contemporaine à Godechot de l'historiographie de la Révolution Française. La lecture de la conclusion de cet ouvrage permet en réalité de comprendre toute la démarche que l'historien a cherché à entreprendre et à mieux expliquer encore les positions défendues ici.

C/ Une justification par l'Histoire de sa pensée et des conceptions qu'il entendait défendre : une conclusion comme point sur l'historiographie et les évolutions contemporaines à Godechot.

La conclusion nous permet réellement de comprendre le but poursuivi par Jacques Godechot dans cet ouvrage. Godechot a établi au cours de cet ouvrage une chronologie visant à montrer qu'au fur et à mesure du temps, l'étude de l'Histoire de la Révolution Française est devenue plus scientifique et de là plus sérieuse, étudiant de plus en plus de sources et en tentant d'analyser au mieux les événements entre 1789 et 1799, mais aussi s'intéressant de plus en plus à des phénomènes analogues s'étant déroulés ailleurs dans le monde au même moment, qui seraient dès lors liés aux événements français et dignes d'être analysés en même temps de ce fait. Cependant, ce n'est pas la quatrième génération des historiens analysée par l'historien, quatrième génération correspondant donc à Albert Mathiez et Georges Lefebvre, qui est le véritable parachèvement de ce processus qui est ici décrit mais bien les historiens contemporains à Godechot et surtout et d'abord lui-même, se présentant dans cet ouvrage au même titre que les autres

142 Idem, pp.323-349

et Gérard Alice « Georges Lefebvre » et « Albert Matthiez » in Amalvi Christian (dir), *Dictionnaire biographique des historiens...*, op.cité, pp. 185-186 et 214-215

penseurs et historiens présents dans le livre, commençant d'ailleurs à parler directement de lui dans la partie qu'il consacre à ses maîtres¹⁴³. On trouve ainsi la justification suivante dans son ouvrage pour expliquer le choix qu'il a fait de se présenter ainsi avec les autres hommes présents ici, en évoquant les disciples de Lefebvre et Mathiez : « *Tel a été mon cas. Je dois demander aux lecteurs de m'excuser de le présenter ici, mais si je le passais sous silence, on pourrait, à juste titre, m'accuser de n'avoir donné qu'un tableau incomplet des tendances actuelles de l'historiographie révolutionnaire* ». ¹⁴⁴Cette phrase est cruciale pour comprendre *Un jury pour la Révolution*. Nous avons vu précédemment qu'il s'agissait ici de l'ouvrage proprement le plus personnel de l'historien et cette étude de son propre cas en est bien entendu une preuve indéniable.

On comprend par ailleurs ici que d'une part, contrairement à ce qu'il affirmait quelques lignes plus tôt, son jury ne se limite pas forcément à des gens disparus, mais également à des historiens toujours vivants au moment où il écrit, lui le premier bien évidemment, mais surtout d'autre part qu'il estime être lui-même indispensable dans l'historiographie contemporaine de la Révolution française, comme le souligne bien le « *à juste titre* » qui montre que Godechot estime qu'il est légitime d'estimer qu'il doit être considéré comme faisant partie intégrante des débats actuels en matière d'historiographie de la Révolution française. Il ne s'agit pas ici de dire que cette estimation est effectivement légitime ou non bien qu'il est certain que Godechot fut un historien important de la Révolution mais plutôt de remarquer que le fait de parler de lui-même en dit long sur les objectifs poursuivis par l'historien. Le choix des historiens présents dans son ouvrage fut le moyen de légitimer sa propre approche de la Révolution Française et le point de vue qu'il adopte au sein de ses ouvrages. Cela explique pourquoi il chercha chez ces différents auteurs non pas juste ce que ces penseurs ont pu écrire sur la Révolution Française mais plutôt ce qu'ils n'ont pas écrit, ce qu'ils n'ont pas vu, notamment en ce qui concerne les similitudes entre la Révolution Française et les autres événements de

143 Ibid, pp.306-311

144 Ibid, pp.356-357

nature révolutionnaire dans le reste de l'Europe et de l'Amérique, alors même que cette théorie, développée depuis Saint-Simon par d'autres historiens, ne faisait pas l'unanimité.

En reprochant donc ce manque aux auteurs, Godechot montre et défend ce qui est pour lui indispensable dans toute histoire de la Révolution française, ce que révèle particulièrement la partie qu'il consacre à lui-même dans la conclusion. Nous ne reviendrons pas ici sur les arguments qu'il avance pour défendre le travail qu'il mena avec Robert Palmer pour le Congrès International des Sciences Historiques en 1955 puisque nous les avons déjà évoqués lorsque nous avons justement parlé de ce travail dans la précédente partie mais c'est vraiment ici qu'il apporte les justifications les plus importantes et les plus complètes sur les raisons l'ayant poussé à rédiger de tels thèses et surtout sur l'intérêt que ces recherches ont eu pour la recherche en matière d'histoire de la Révolution Française¹⁴⁵. Face aux évolutions récentes de l'historiographie de cette période et alors que son idée d'ère des révolutions ne faisait pas forcément beaucoup d'émules, Godechot entendait ainsi justifier historiquement son travail, dans la lignée des grands penseurs de l'histoire qu'il étudie dans son ouvrage. Cela se ressent particulièrement dans ce qu'il écrit à la fin du paragraphe qu'il consacre à lui-même, en évoquant les retombées apparemment bénéfiques de ses travaux : « *Elles [les théories que Robert Palmer et lui-même défendirent en 1955] semblent avoir, en tout cas, frayé des voies nouvelles comme le prouve la publication, à partir de 1955, de nombreux ouvrages sur les révolutions brabançonne, batave, helvétique, italienne et sur les jacobins hollandais, belges, polonais, allemands, italiens ainsi que sur les rapports entre la Révolution française et les révolutions américaines, que ce soit celle des Etats-Unis, qui précéda la française, ou celles des colonies espagnoles et portugaises qui la suivirent* »¹⁴⁶. Son travail, en plus d'être ainsi défendu, devient lui-même source d'inspiration pour de nouvelles générations d'historiens dans la logique de Godechot.

145 Idem, pp.357-360

146 Idem, p.360

Plus que son propre travail cependant, la conclusion vise aussi à défendre les historiens contemporains qui défendent une lecture matérialiste de l'histoire tout comme George Lefebvre et Mathiez et surtout comme lui, prenant position de fait pour ce camp dans les débats ayant lieu au moment où Godechot rédige son ouvrage. De fait, ce retour sur les principaux historiens contemporains à Godechot ayant travaillé sur la Révolution n'est guère neuf puisque l'on pouvait trouver le même genre de retour sur l'historiographie contemporaine dans son ouvrage consacré à l'ère des Révolution¹⁴⁷ Néanmoins, il s'agit ici pour lui de vraiment « choisir » également les plus à même d'être les historiens contemporains qui sont capables d'être de nouvelles références en matière d'analyse de la période. Il défend ainsi les théories et les ouvrages d'Albert Soboul, qui fut comme lui un élève de George Lefebvre et qui comme lui s'est intéressé d'abord et avant tout au rôle du peuple dans la révolution, sauf qu'il se concentra lui sur la population des villes plutôt que sur celle des campagnes comme ce fut le cas de son professeur en écrivant principalement sur les sans-culottes parisiens en montrant qu'il ne s'agissait pas d'une classe dans le sens où le groupe était composé d'un ensemble disparate de personnes venant de différentes classes sociales, tant des classes les plus populaires que des classes moyennes. Godechot défend également Daniel Guérin, qui rédigea *La lutte des classes sous la Première République. Bourgeois et « bras nus » (1793-1797)* en 1946 dans lequel il défendit l'idée que ce qui permit aux groupes politiques présents au sein de la Convention Nationales, notamment aux montagnards, de mener de façon efficiente leur actions fut de parvenir à s'allier au peuple. Défendre et évoquer ces deux historiens, à une époque où la théorie matérialiste hérité de l'histoire commençait véritablement à être battue en brèche et alors que la controverse opposant Soboul à Furet dans ces années là se précisait relevait d'une véritable logique de plaidoyer en faveur de ce courant de pensées historique¹⁴⁸.

C'est cependant véritablement en opposition d'une part à une forme de lecture non-événementielle, c'est à dire quantitative ou sérielle de la révolution, et d'autre part à la

147 Godechot Jacques, *Les Révolutions...*, op.cité, pp.235-262

148 Godechot Jacques, *Un jury...*, op.cité, pp.360-364

lecture de l'événement qu'en fait François Furet que va se positionner ici Jacques Godechot. Prétextant la méfiance qu'éprouvait George Lefebvre contre ces méthodes de recherches scientifiques, l'historien se lance ainsi dans une critique contre ces nouvelles méthodes de faire de l'histoire, qui visent à s'intéresser au quotidien, à la vie au jour le jour de la population, et donc par là-même à la base de la société plutôt qu'aux élites, afin de tenter de montrer les évolutions, lentes certes mais certaines, de la société et en niant l'importance de ce que l'on retient comme des événements. Cela revient par exemple à faire de la prise de la Bastille un non-événement, ce qui est bien entendu impensable pour Jacques Godechot alors qu'il a lui-même consacré un ouvrage entier à cette seule journée du 14 juillet 1789 dans une collection consacrée aux « trente journées ayant fait la France » selon son titre, bien qu'il montra que cet événement fut en réalité la suite logique d'une série d'événements similaires s'étant déroulés un peu partout en Europe, notamment en Grande-Bretagne¹⁴⁹. Il écrit ainsi dans cette conclusion : « *L'histoire « non événementielle » rend certes de grands services, mais elle reste elle reste marginale, elle ne saurait, à elle seule, rendre compte de phénomènes aussi considérables que la Révolution* »¹⁵⁰.

Cette façon de considérer l'histoire comme ne devant pas être exclusivement non-événementielle alors que cela était devenue la nouvelle façon de penser l'histoire conduit Godechot à également condamner l'œuvre de l'historien Richard Cobb car bien que ce dernier fut un disciple de Lefebvre au même titre que lui et qu'il écrivit un ouvrage consacré à l'armée qui reprenait une lecture matérialiste de l'Histoire en analysant les différents membres de cette armée, il céda plus selon Godechot à une analyse individualiste de ceux ayant participé aux événements révolutionnaires qu'à une analyse en termes de groupes, ce qui est condamnable selon l'historien¹⁵¹.

149 Godechot Jacques, *14 juillet 1789, La Prise de la Bastille*, Ed. Gallimard, 1965, 418 p

150 Godechot Jacques, *Un jury...*, op cité, pp.352-353

151 Idem, pp.364-366

Plus encore que cette opposition à l'histoire non-événementielle, c'est véritablement contre la thèse récente de François Furet et de Denis Richet qu'il va chercher à ériger son travail et il est d'ailleurs significatif de voir que c'est justement par l'analyse de cette thèse publiée cinq années auparavant que Godechot conclut son ouvrage. Il reconnaît tout d'abord l'intérêt de l'œuvre non pas tant pour le contenu de celle-ci mais plutôt par rapport au fait qu'elle a au moins le mérite de tenter de proposer de nouveaux cadres d'analyse et de tenter de renouveler l'histoire de la Révolution. S'ensuit cependant une critique de l'idée selon laquelle la Révolution française ne fut qu'un dérapage pour les raisons que nous avons évoquées dans la partie précédente, en rappelant de surcroît que cette idée n'est guère neuve puisqu'elle fut déjà défendue par certains des auteurs qui sont convoqués ici comme membres du jury, ce qui est une manière de relativiser la nouveauté de la thèse défendue par les deux historiens. Il montre aussi l'existence d'erreurs de données et factuelles, ce qui est important quant on prend en considération le fait que ni Richet ni Furet n'étaient alors pas spécialistes de la période¹⁵².

Cet ouvrage, l'un des derniers majeurs de Jacques Godechot, permet donc à l'historien d'une part de défendre le travail qu'il avait effectué au cours des années 50 et 60, d'abord et avant tout au sujet de l'existence de l'ère des Révolutions, mais plus généralement sur son travail sur les caractéristiques sociales et économiques des Révolutions, mais aussi d'autre part de se tailler une place dans l'historiographie récente de la Révolution et de donner son avis et critiquer certains des nouveaux tenants de l'histoire de cette période, notamment François Furet, et plus généralement ceux qui entendent faire et défendre une histoire non-événementielle. En revanche, Godechot ne rejette pas totalement les nouvelles façons de faire l'histoire, qu'il utilisait somme toute déjà dans ses ouvrages de par les apports notamment en matière de psychologie de son maître George Lefebvre, et estime ainsi que l'histoire doit se nourrir des autres sciences sociales pour améliorer la compréhension du monde et surtout du phénomène révolutionnaire par-rapport au domaine de spécialité de l'auteur.

152 Ibid, pp.366-368

Plus donc qu'un simple livre entendant créer un « jury » de la Révolution, cet ouvrage entend véritablement expliquer la situation contemporaine à Godechot mais plus encore il a pour but de préparer toujours plus de travaux sur la Révolution et ainsi parvenir à une connaissance toujours plus accrue de la Révolution. Le but final étant ainsi de faire toujours progresser la recherche et ainsi parvenir un jour à une compréhension parfaite et véritable du phénomène révolutionnaire, une illumination pour reprendre le vocabulaire saint-simonien, toujours dans l'idée de progrès que Godechot entendait défendre. L'historien se nourrit ainsi des évolutions de son époque et des nouvelles perspectives toujours évoluant de son temps pour rédiger de nouveaux ouvrages faisant évoluer la perception de ce qu'est l'histoire de la Révolution française. La fin de cette conclusion est en cela éloquente : *« En somme, comme l'écrivait Benedetto Croce : toute histoire est toujours histoire contemporaine . On peut être assuré que, non seulement la découverte de documents inconnus (car il y en a encore), mais aussi de nouvelles doctrines philosophiques et politiques , et enfin l'évolution même de la conjoncture politique, sociale, économique, mentale, engendreront/ dans l'avenir de nouvelles histoire de la Révolution. Le développement des autres sciences humaines y contribuera également. Les progrès de la psychanalyse, de la linguistique, permettent dès aujourd'hui de jeter un nouvel éclairage sur l'histoire de la Révolution. C'est pourquoi il importe, pour mieux la comprendre,, non seulement de l'étudier elle-même, mais de connaître les mobiles et les comportements de ceux qui l'ont écrite. L'historiographie est le complément indispensable de l'histoire, elle nous montre pourquoi celle-ci, comme la mer, est toujours belle et « toujours recommencée »¹⁵³. L'ouvrage conclut donc sur une note d'espoir et insiste sur le fait que l'historiographie doit vraiment être ce qui permet de comprendre l'histoire de la Révolution et ceux qui l'écrivent, afin ainsi de parvenir à une forme de vérité absolue sur cet événement.*

III/ Jacques Godechot après les années 70 : les dernières années et derniers travaux de l'historien sur cette période.

153 Idem, p.168

A/ Un travail prolifique de critique sur les ouvrages concernant la période dont il est spécialiste.

Après la publication de cet ouvrage au milieu des années 70, la contribution de Jacques Godechot à l'histoire de la Révolution française continua mais il n'y eut pas de nouvel ouvrage majeur de l'historien consacré à cette période, ne serait ce qu'en raison de son âge déjà avancé, ayant déjà 67 ans lorsqu'il rédigea *Un jury pour la Révolution*. Cela ne veut pas dire du tout qu'il ne contribua plus aux recherches historiques de son temps puisqu'il travailla encore beaucoup, notamment à quelques articles mais d'abord et avant tout à de nombreux comptes-rendus sur des ouvrages consacrés à la Révolution, notamment pour les *Annales Historiques de la Révolution Française*, où l'on dénombre environ cent-quarante-neuf contribution entre 1973 et 1987, plus donc que sur les autres périodes mais néanmoins ne représentant 4 articles, le reste n'étant que des comptes-rendus de livres en rapport avec son domaine de prédilection et des contributions aux diverses rubriques de la revue¹⁵⁴.

Une lettre publiée par les *Annales Historiques de la Révolution Française* dans son numéro 68 d'avril-juin 1987 nous semble ici la plus intéressante pour voir que même ces compte-rendus peuvent être vus comme autant de tentatives de défendre sa propre pensée et surtout de prendre position dans les évolutions contemporaines de L'étude de la Révolution française. Cette lettre, publiée telle qu'elle fut envoyée à la revue, est de François Furet, qui en 1987, était en plein triomphe alors que les cérémonies en l'honneur du bicentenaire, sur lesquelles nous allons revenir, voyaient triompher ses théories, notamment après la parution de son ouvrage *Penser la Révolution Française* en 1977 qui lui avait permis d'imposer sa vision de la Révolution et notamment le fait qu'en réalité, la Révolution était terminée et tout ce qui avait suivi était où une commémoration, de la part des historiens marxistes en particulier, qu'il critique fortement, ou une critique, par les historiens et les penseurs de droite.

¹⁵⁴Gainot Bernard, « La contribution de Jacques Godechot aux *Annales Historiques de la Révolution Française* », *Annales historiques de la Révolution française*, n°353, 2008, p.115

Cette lettre fut donc envoyée par François Furet en réponse à un compte-rendu de lecture rédigé par Jacques Godechot au sujet de l'ouvrage de l'historien Max Gallo intitulé *Lettre ouverte à Maximilien de Robespierre sur les nouveaux muscadins*, dans lequel on trouve la phrase suivante, qui provoqua la colère de François Furet : « *Max Gallo montre avec raison que les arguments développés par Pierre Chaunu, François Furet, Denis Richet, Frédéric Bluche et leurs émules n'ont rien de nouveau : ils ont été maintes fois exposés par Rivarol, l'abbé Barruel, Louis de Bonald, Joseph de Maistre, Taine, Augustin Cochin et les journaux de triste mémoire que furent « Gringoire » et « Je suis partout » de 1936 à 1944* ». Ces propos inspirèrent ainsi les mots suivants à François Furet : « *Ces lignes sont si bêtes qu'elles ne méritent pas de débat. Mais l'amalgame entre ce que j'ai pu écrire sur la Révolution et « Gringoire » ou « Je suis partout » - amalgame propre à M. Godechot, car on ne le trouve pas dans le petit livre de Max Gallo - est aussi moralement si indigne, que je souhaite exprimer au moins l'étonnement que m'inspire ce type de prose dans une revue scientifique [sic]* »¹⁵⁵.

La publication de cette lettre est intéressante car cet amalgame entre François Furet et des penseurs contre-révolutionnaires et même avec les journaux collaborationnistes montre que Jacques Godechot est alors beaucoup moins mesuré dans sa pensée qu'il ne le fut dans son ouvrage *Un jury pour la Révolution* où il estimait déjà que les idées de François Furet n'étaient pas vraiment neuves mais estimait en revanche qu'elles étaient plus proches de celles de penseurs comme Alphonse de Lamartine ou Adolphe Thiers et non pas de penseurs d'extrême-droite comme c'est le cas ici. L'opposition entre Jacques Godechot et François Furet s'est donc considérablement aggravée en une dizaine d'années, probablement au fur et à mesure que François Furet gagnait de l'influence et du fait de l'opposition fondamentale de Godechot vis-à-vis de l'idée d'une Révolution Française comme dérapage.

¹⁵⁵Furet François, « Lettre en réponse à un compte-rendu de Jacques Godechot », *Annales Historiques de la Révolution Française*, n°268, 1987, pp. 233-234

Même s'il publia moins d'articles et d'ouvrages, la volonté de Godechot de travailler sur la Révolution et particulièrement d'analyser l'historiographie de celle-ci resta donc toujours présente comme nous le montrent bien ce compte-rendu et cette lettre.

B/ La participation aux commémorations du bicentenaire de la Révolution française de 1989 avant son décès la même année.

Ayant toute sa vie travaillé sur la Révolution, c'est évidemment naturellement que Jacques Godechot pris part aux cérémonies ainsi et surtout qu'aux préparations entourant le bicentenaire de la Révolution au sein de l'université de Toulouse à la fin des années 1980 et particulièrement en 1989.

C'est dans ce contexte qu'il accepta la présidence d'honneur et la rédaction de la brochure d'appel du CLEF, le Comité Liberté Egalité Fraternité, une émanation de la Ligue de l'enseignement, une confédération d'associations ayant pour but de promouvoir et défendre la laïcité de l'école publique. Le CLEF mena de nombreuses actions au sein de l'université, notamment en facilitant la recherche autour de la Révolution.

Plus personnellement, Godechot, alors âgé de 82 ans, participa à de nombreuses actions directement. Il planta ainsi des arbres de la liberté à l'université de Toulouse ou encore à Ramonville-Sainte-Agne, une commune limitrophe de Toulouse, mais fut aussi amené à participer à des interventions dans des écoles pour évoquer la Révolution, notamment dans une classe de 4^e au collège toulousain Pierre de Fermat où se trouvait son petit-fils, en remplacement de son collègue Rémi Pech, alors empêché.

Jacques Godechot mourut finalement le 24 août 1989, date symbolique s'il en est comme le soulignait justement Rémi Pech puisque les articles de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, qui furent défendus vivement par Godechot au cours de sa carrière comme nous l'avons vu, furent adoptés entre le 20 et le 26 août 1789.

C'est donc 200 ans jour pour jours après ces événements qui furent l'une des dates clés de la Révolution pour Jacques Godechot que s'éteignit l'historien¹⁵⁶.

¹⁵⁶Echange de lettres entre M.Rémi Pech et l'auteur

CONCLUSION

Nous avons donc vu au cours de ce mémoire, au travers des divers ouvrages, écrits et autre interventions de Jacques Godechot, toute la complexité de la pensée de l'historien ainsi que sa contribution majeure à l'historiographie de la Révolution française.

Héritier de la pensée et de la conception matérialiste de l'histoire de ses deux maîtres, Albert Mathiez et Georges Lefebvre, qui se retrouva tout le long de la carrière dans ses œuvres, il fut également un héritier de la conception saint-simonienne de l'ère des Révolutions, théorie héritée notamment de sa lecture de Louis Blanc ou encore de Thomas Carlyle, mais il fut aussi proche de l'Ecole des Annales tant encore une fois grâce à ses maîtres qu'à ses contacts avec Marc Bloch et Lucien Febvre lorsqu'il enseigna un temps un Strasbourg dans les années 30. Tous ces contacts et les différentes lectures de l'historien lui permirent d'une part d'avoir une culture très riche et détaillée mais surtout d'avoir une position relativement novatrice et riche dans l'historiographie de la Révolution Française tout en n'appartenant officiellement à aucune école ou tout du moins en ne se présentant pas comme appartenant à telle ou telle école.

Ouvert également à l'apport des autres sciences sociales, notamment à celle de la psychologie au travers de l'analyse des mentalités héritées de Georges Lefebvre, ses études historiques furent ainsi enrichies de nouveaux concepts et idées permettant de mieux appréhender le phénomène révolutionnaire sans se limiter à ce qui avait déjà pu être fait, se montrant en un sens précurseur des grandes évolutions que connut l'étude historique dans les années 70 avec l'avènement de la nouvelle génération de l'Ecole des Annales et les débuts de ce que l'on appela la Nouvelle Histoire. Son analyse des événements s'étant déroulés entre 1789 et 1799 à la fois en terme de Révolution par le haut, c'est à dire de Révolution menée par les participants aux Etats-Généraux et à la Convention, soit la dimension politique de l'événement, mais aussi en terme de Révolution par le bas, c'est à dire de Révolution menée par les paysans et les classes populaires de la population qui permit d'ajouter la dimension économique et sociale qui manquait alors à ce qui avait débuté en 1787, fut à la fois une analyse efficiente complète des événements. C'est surtout cependant l'analyse du concept d'ère des Révolutions qui fut au coeur de la pensée de l'historien et qui représenta à la fois la plus

grande source de succès mais aussi le plus grand échec dans la carrière universitaire de Godechot.

Le concept d'ère des Révolutions ou plutôt la Révolution Atlantique qui fut la façon dont Godechot pensa ces révolutions en chaîne fut en effet en premier lieu son plus grand succès dans le sens où la volonté qu'il eut d'élargir le champ d'étude de la Révolution française et plus généralement des révolutions et de la façon dont elles survinrent permit de faire de nouvelles découvertes et surtout de s'intéresser à des archives, des documents contenus dans les archives étrangères qui n'avaient pas été étudiés jusque là ou trop peu analysés par les chercheurs. Utilisées avec précaution, elles permettaient indubitablement de repenser totalement la Révolution, sans forcément que son pendant Atlantique ne soit justifié tel que décrit par Godechot.

Elles fut en même temps son plus grand échec dans le sens où le reste de ses ouvrages furent tout autant consacrés à développer et perfectionner son concept d'ère des Révolutions qu'à la défense de ce concept controversé, auquel croyait vraiment Jacques Godechot et qu'il tenait à voir triompher comme conception de la façon de penser l'histoire des révolutions, d'une façon qu'il entendait présenter comme neuve à l'époque alors que nous avons vu au cours de ce mémoire que ces conceptions ne sont en réalité guère neuves car héritées de penseur comme Antoine de Barnave ou Saint-Simon.

Cette controverse opposant Jacques Godechot aux détracteurs de sa pensée se cristallisait autour de deux thèmes majeurs : d'abord, le relativisme important que demandait le travail de Godechot au sujet du fait que tous les pays étudiés dans son travail auraient connu des conditions économiques, sociales, politiques et culturelles similaires au moment où éclatèrent des mouvements révolutionnaires tant en Europe qu'en Amérique fut vivement critiqué. Les historiens spécialistes des différents pays concernés par la Révolution Atlantique estimaient que de nombreux éléments, notamment en ce qui concerne par exemple l'existence d'une forme de féodalisme ou non dans ces pays, distinguaient les révolutions ou les mouvements ayant lieu dans leur pays. Ce débat, qui impliquait souvent autant de mauvaise foi du côté des historiens

défenseurs des spécificités de leur révolution que de la part de Jacques Godechot fut la première opposition majeure née contre la théorie de l'historien toulousain.

La deuxième opposition, plus importante que la première comme nous l'avons vu, porta sur le lien historique qu'aurait cherché à défendre l'historien entre les Etats-Unis et l'Europe mais aussi sur une forme de justification historique de l'OTAN qui serait contenue dans son travail. Il est compliqué de trouver des éléments convaincants pour estimer si oui ou non tel était le but poursuivi par Godechot dans son travail étant donné que nous ne possédons aucun élément concret allant dans ce sens, et il est vrai que Jacques Godechot dût se défendre beaucoup et même parfois trop sur cette question dans ses différents travaux, ce qui entrava probablement la portée de ses ouvrages. Cela étant dit, quand bien même on puisse légitimement douter que Jacques Godechot fut un agent de la CIA comme certains l'ont avancé, il reste certain qu'il pouvait aisément se douter dans le contexte qui était celui des années 50, alors que la Guerre Froide battait son plein, que son travail prêterait à controverse et que dès lors il le publia en connaissance de cause. Plus que les accusations probablement infondées que l'on a pu voir, c'est véritablement le discrédit et l'obligation qu'il eut de s'expliquer continuellement qui nuisit à la portée universelle qu'il entendait donner à son travail. Les aspects novateurs de ses travaux furent ainsi éclipsés par ces accusations fondées ou non portées à son égard qui l'empêchèrent peut-être de gagner la place qu'il entendait occuper dans l'historiographie de la Révolution Française, bien que celle-ci fut indubitablement grande.

Les années 70 et 80 et surtout la publication d'*Un jury pour la Révolution* représentèrent à la fois les années bilans et surtout de réflexions sur les évolutions contemporaines de l'historiographie de la Révolution Française alors qu'en raison de son âge, le nombre d'ouvrages et d'articles publiés par l'historien diminua et que ce furent plutôt des compte-rendus de lecture qui prirent leur place

Nous l'avons vu, Jacques Godechot fit alors un point sur l'historiographie en place à son époque et tenta de légitimer son travail et celui des historiens analysant les phénomènes sociaux et économiques de la Révolution, à l'instar d'Albert Soboul ou encore Daniel Guérin, en les plaçant en héritier des plus grands penseurs ayant travaillé

sur la Révolution, d'Alphonse de Lamartine à Georges Lefebvre. En revanche, sa critique de ceux étant trop partisans d'une histoire sérielle et ceux ne souhaitant plus analyser l'histoire de la Révolution comme étant l'histoire d'une succession d'événements était vive, en particulier contre François Furet, bien qu'il n'y eut jamais d'aussi grands débats que ceux qui opposèrent ce dernier à Albert Soboul entre lui et Godechot. La théorie de la Révolution comme dérapage de François Furet devint véritablement l'objet de la lutte et du travail de l'historien, qui alla jusqu'à assimiler comme nous l'avons vu cet « adversaire » aux penseurs contre-révolutionnaires d'extrême-droite, ce qui est néanmoins exagéré. Il consacra enfin les dernières années de sa vie aux cérémonies de commémoration du bicentenaire de la Révolution Française, en 1989, prouvant son attachement tout au long de sa vie à cet événement qu'il admirait, en particulier pour le travail sur les Droits de l'Homme qu'elle avait accomplie et qu'il souhaitait voir triompher dans un futur plus ou moins lointain, dans la société idéale, fraternelle et égalitaire qu'il souhaitait voir advenir à la fin de la théosophie qu'il faisait démarrer à la fin du XVIIIe siècle.. Plus donc qu'un constat d'achèvement, les derniers travaux de Godechot témoignent de son attachement aux évolutions futures toujours possibles et par là même à l'existence d'une forme d'espoir pour les générations à venir.

Pour conclure ce mémoire, nous devons enfin noter que les idées de Godechot firent des émules, certains allant même bien plus loin que lui dans leur analyse des phénomènes révolutionnaires. Des historiens comme Michel Vovelle ou Claude Petifrère, dont il fut le directeur de thèse, le gardent en grande estime et surtout reprirent dans leur travaux des concepts hérités de la pensée de Godechot, Vovelle reprenant à son compte le concept d'ère des révolutions tout en l'édulcorant, pour reprendre le terme qu'il utilisa pour désigner l'évolution des travaux de Godechot à travers le temps. Certains allèrent même plus loin : ce fut le cas par exemple de Martin Malia, qui écrivit une histoire des révolutions publiée en 2006 de façon posthume dans laquelle il fait remonter son ère des révolutions à la période médiévale et la fait s'achever par la Révolution Soviétique qui représenterait selon lui une perversion des idéaux révolutionnaires et dès lors la fin de ce courant révolutionnaire parti du XIIIe siècle, étant clairement ainsi dans le temps long et dans la volonté d'établir une histoire globale comme le souhaitait entre autres Ernest

Labrousse. Il est intéressant de noter que bien qu'il s'agisse ici du prolongement de ce pensait Jacques Godechot et bien que l'ère temporel est bien plus grande, ce dernier n'est pas cité une seule fois dans l'ouvrage, ce qui peut-être révélateur soit de la proximité de Martin Malia avec François Furet qu'il cite abondamment pour parler de la Révolution Française entre autres, soit cela montre, sans forcément que les deux hypothèses s'opposent, que Jacques Godechot, pourtant mort uniquement une dizaine d'années avant le début de l'écriture de cet ouvrage, n'a alors déjà plus voix au chapitre alors que la vision conservatrice de la Révolution de François Furet triomphe dans le domaine des recherches en matière d'histoire de la Révolution comme nous l'avions vu.

Bien donc que les théories de Godechot sont de plus en plus oubliées et critiquées, l'un des buts de ce mémoire aura été de montrer que les efforts de synthèse de ses œuvres , qui les rendent relativement simples et intéressantes à lire, couplés à une grande érudition ainsi qu'à la volonté qu'a eu Jacques Godechot d'élargir le champ d'horizon des études en matière de recherches sur la Révolution, font des travaux de Godechot des travaux à part dans l'historiographie de la Révolution Française qui, aussi condamnables que puissent être les simplifications et le trop grans relativisme présent dans ses œuvres, ont eut le mérite de vouloir donner un élan à la recherche ainsi que de montrer de nouvelles voies d'analyse possible de la Révolution, qui ne saurait uniquement se banaliser et devenir un « dérapage » comme le défendit entre autres François Furet, Denis Richet ou encore Mona Ozouf.

Bibliographie

Ouvrages généraux

- Albertini Pierre, *L'Ecole en France, du XIXe siècle à nos jours, de la maternelle à l'université*, Ed. Hachette Supérieure, 2^e édition, 2006

- Amalvi Christian (dir), *Dictionnaire biographique des historiens français et francophones, de Grégoire de Tours à Georges Duby*, Ed. La Boutique de l'Histoire, 2004, 366p

- Bourdé Guy et Martin Hervé, *Les Ecoles Historiques*, Ed. Seuil, Collection « le Point Histoire », 1997, 416 p.

- Bénichou Paul, *Le temps des prophètes : doctrines de l'âge romantique*, Ed. Gallimard, 1977, 589 p.

- Burguière André (dir), *Dictionnaire des Sciences Historiques*, PUF, 1986, 690 p.

- Clément Jean-Louis, *Les assises intellectuelles de la République, Philosophies de l'État 1880-1914*, Ed. La Boutique de l'Histoire, 2006, 187 p

- Fink Carole, *Marc Bloch : une vie au service de l'histoire*, PUF, 1997, 313 p.

- Foulquié Paul, *Dictionnaire de la langue philosophique*, PUF, 1962

- Furet François, *Penser la Révolution Française*, ed. Gallimard, 2^e édition, 1983, 289 p

- Gérard Alice, *La Révolution Française, mythe et interprétations (1789-1970)*, Ed. Flammarion, 1970

- Godechot Jacques, *La Contre-Révolution, 1789-1804*, Ed PUF, 2^e édition, 1981, 426 p

- Godechot Jacques, *14 juillet 1789, La Prise de la Bastille*, Ed. Gallimard, 1965, 418 p

- Godechot Jacques, *La Grande Nation, L'expansion révolutionnaire de la France dans le monde de 1789 à 1799*, Ed. Aubier, 2^e Edition, 1983, 541 p

- Godechot Jacques, *Les Révolutions (1770-1799)*, Ed. PUF, 1963, 414 p

- Godechot Jacques, *Un jury pour la Révolution*, Ed. Robert Laffont, 1974, 379 p

- Lo Prete Kimberley, *'The "F" & Its Relatives'*, unpublished handout for HI262, NUI, Galway, 2003, rvsd 2011, 18p

- Malia Martin, *Histoire des Révolutions*, ed. Seuil, collection Le Point, 2010, 446 pages

- Mornet Daniel, *Les origines intellectuelles de la Révolution Française, 1715-1787*, Ed. Tallandier, collection Texto, 2010, 554 p

Source primaire

- Lettres échangées entre l'auteur et MM. Les historiens Rémi Pech et Jean Leduc

- Doctrine Saint-simonienne*, Paris, Librairie Nouvelle, 1854

Articles et compte-rendu

- Chaumié Jacqueline. « BARNAVE. Introduction à la Révolution française. Texte établi sur le manuscrit original et présenté par Fernand RUDE. Paris, Armand Colin, 1960 », *Bibliothèque de l'école des chartes*. 1961, tome 119. pp. 280-28

- Forster Robert, Friguletti James, Kennedy Emmet et Palmer Robert, « American Historians Remembers Jacques Godechot », *French Historical Studies*, Vol.16, n°4, 1990, pp.879-892.

- Furet François, « Lettre en réponse à un compte-rendu de Jacques Godechot », *Annales Historiques de la Révolution Française*, n°268, 1987, pp. 233-234

- Gainot Bernard, « La contribution de Jacques Godechot aux *Annales Historiques de la Révolution Française* », *Annales historiques de la Révolution française*, n°353, 2008, pp. 113-128.

- Godechot Jacques. « 1968 à la Faculté des Lettres de Toulouse »., *Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, Tome 2, N°1, 1989. pp. 849-872

- Latreille André, « C'était la Grande Nation », *Le Monde*, 8 mars 1957.

- Lefebvre Georges et Godechot Jacques, « Doctorat de M.Jacques Godechot », *Annales historiques de la Révolution française* , 15e Année, n°. 87 ,1938, pp. 279-285

- Julien Louvrier, « Penser la controverse : la réception du livre de François Furet et Denis Richet, La Révolution française », *Annales historiques de la Révolution française* n° 351, janvier-mars 2008 , pp.151-176

- Mazuric Claude, « Le Regard de Jacques Godechot sur la période révolutionnaire », *Annales historiques de la Révolution française* , 53e Année, No. 245, 1981, pp. 359-365

- Petitfrère Claude. « Hommage à Jacques Godechot (1907-1989) », *Annales historiques de la Révolution française*, n°281, 1990 pp. 308-317

- Pocquet du Haut-Jussé B. A, « Jacques Godechot. *Les Révolutions, 1770-1799* »: *Annales de Bretagne*. Tome 70, numéro 3, 1963. pp. 406-407.

- Poulat Emile. ,« La Contre-Révolution (1789-1804) » , *Archives de sciences sociales des religions*, n°60/2, 1985. p. 255

- Rao Anna-Maria, « La Société des Etudes Robespierriéristes, les AHRF et l'espace historiographique italien », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 353 , 2008, pp. 275-293.

- Rioux Jean-Pierre, La « Destinée Manifeste des Américains », *Le Monde*, 16 septembre 1988, p. 18

- Rioux Jean-Pierre, La mort du doyen Godechot, Un grand historien de la Révolution Française, *Le Monde*, 7 septembre 1989, p.10

- Soboul Albert. « La Contre-révolution. Doctrine et action. 1789-1804 », *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 41, fasc. 4, 1963. pp. 1307-1310.

- Trénard Louis, « Georges Lefebvre, précurseur de l'histoire des mentalités », *Annales historiques de la Révolution française*, n°237, 1979. pp. 411-424.

- Vovelle Michel. « Jacques Godechot, historien de la Révolution française », *Annales historiques de la Révolution française*, n°281, 1990, pp. 303-30

- Wolch Isser, « Robert R. Palmer (1909-2002) », *Annales historiques de la Révolution française*, n°330 , 2002, pp. 159-164

Table des matières

Remerciements.....	p.4
Introduction.....	p.6
Première partie- les années de formation : des études dans la lignée du courant historiographique radical de la Révolution Française au concept de la Révolution Atlantique (1907-1955)	p.10
I/ Les études de Jacques Godechot : l'influence croisée des professeurs Albert Mathiez et George Lefebvre sur la pensée de l'histoire.....	p.11
A/ l'héritage conceptuel de deux historiens radicaux voire marxistes.....	p.11
<i>Mathiez et Lefebvre, héritier de la pensée socialiste de Jaurès.....</i>	p.12
<i>Le concept de mentalité collective, l'héritage de Lefebvre.....</i>	p.13
<i>La méthode inductive comme méthode d'analyse.....</i>	p.14
B/ La thèse de Jacques Godechot et les débuts de réflexion sur l'existence de similitudes historiques entre les pays de part et d'autre de l'Atlantique.....	p.15
<i>L'enseignement en Alsace et à l'école Navale de Brest : le contact avec l'Ecole des Annales et l'intérêt croissant pour l'Atlantique.....</i>	p.15
<i>Une thèse laissant présager les principales préoccupations de Godechot en tant qu'historien.....</i>	p.17
II/ Du voyage en Amérique au Xe Congrès International des Sciences historiques en 1955 : la naissance du concept d'ère des Révolutions.....	p.20

A/ La rencontre entre Robert R. Palmer et Jacques Godechot, deux historiens spécialistes de la Révolution Française et défenseurs de son message libéral..... p.20
Robert Palmer avant sa rencontre avec Jacques Godechot..... p.20
*La venue en Amérique de Godechot et la préparation du Xe congrès des Sciences Historiques de Rome.....*p.21

B/ "Le Problème de l'Atlantique du XVIIIe au XXe siècle », fruit du travail des deux historiens et annonce de la pensée de Godechot.....p.23
« Le Problème de l'Atlantique du XVIIIe au XXe siècle », la Révolution Atlantique avant l'heure..... p.23
Un agent de la CIA cherchant à justifier historiquement l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord ? : La réception du rapport par les autres historiens..... p.24

IIe partie : L'apothéose de la carrière de Jacques Godechot : développement et perfectionnement du concept d'ère des révolutions dans les années 60 (1955-1970) ..p.27

I/ Pays différents, révolutions similaires : les prémisses de l'ère des révolutions en Europe et en Amérique..... p.28

A/ L'aire de l'ère des révolutions..... p.28

B/ Les causes économiques, sociales, culturelles et politiques des révolutions selon Jacques Godechot..... p.29

II/ La reprise de l'idée saint-simonienne et structuraliste de révolutions s'enchaînant les unes après les autres..... p.35

A/ Une Révolution américaine comme chiquenaude de l'ère des Révolutions..... p.35

B/ La Révolution française comme nouvelle étape et aboutissement de la Révolution Atlantique..... p.38

C/La nation en arme : l'exportation des valeurs et idéaux hors de la France..... p.42

D/Réhabilitation et critiques de Godechot..... p.49

III/La contre-révolution comme miroir de l'ère des révolutions.....p.51

A/ Une ou des contre-révolutions ?.....	p.52
<i>Le conservatisme historique ou la doctrine des droits historiques</i>	p.52
<i>Le despotisme éclairé</i>	p.54
<i>l'absolutisme intégral</i>	p.55
B/La contre-révolution entre 1789 et 1792 : les raisons de l'échec dans un premier temps du mouvement contre-révolutionnaire.....	p.56
C/ De 1792 à 1804 : un triomphe de la contre-révolution ?.....	p.58

IV/ Jacques Godechot et mai 1968 : le point de vue d'un historien des révolutions sur un mouvement populaire.....	p.64
A/ Mai 1968 à l'université des lettres de Toulouse.....	p.64
B/ Mai 1968 comme révolution avortée ? L'adaptation par Jacques Godechot de ses schémas d'analyse aux révoltes étudiantes.....	p.65
C/ « Une parodie de Révolution » : causes de l'échec et conséquences des événements de mai 1968 selon Jacques Godechot.....	p.68

IIIe Partie : Jacques Godechot face à la Nouvelle Histoire (1970-1989)..... p.70

I/ Etat des lieux de l'Histoire et de son enseignement au début des années 70.....	p.71
A/ Structuralisme et la fin de l'histoire comme science à part dans le domaine des sciences sociales.....	p.71
B/ La Révolution Française de Denis Richet et François Furet de 1965 : la Révolution comme « dérapage ».....	p.75
C/ Le problème de la place de l'Histoire dans l'enseignement : la fin d'une place privilégiée au profit des sciences « utiles » à la société.....	p.78

II/ Jacques Godechot dans les années 70 : Un Jury pour la Révolution.....	p.79
A/ Une œuvre personnelle faisant des auteurs analysés autant d'étapes vers l'état de l'historiographie aujourd'hui.....	p.82

B/ Autant de générations comme autant d'étapes dans une théosophie de l'historiographie : pourquoi ces quatorze auteurs et aucun autres ?.....	p.81
C/ Une justification par l'Histoire de sa pensée et des conceptions qu'il entendait défendre : une conclusion comme point sur l'historiographie et les évolutions contemporaines à Godechot.....	p.88
III/ Jacques Godechot après les années 70 : les dernières années et derniers travaux de l'historien sur cette période.....	p.95
A/ Un travail prolifique de critique sur les ouvrages concernant la période dont il est spécialiste.....	p.95
B/ La participation aux commémorations du bicentenaire de la Révolution française de 1989 avant son décès la même année.....	p.97
Conclusion.....	p.100
Annexe : carte illustrant l'ère des Révolutions analysée par Jacques Godechot.....	p.105
Bibliographie et sources.....	p.106

